

**jean-baptiste polge**

## **de l'appât aux zédoaires**

26 petites choses

à propos d'une recherche à L'L

« LA SENSATION DU PASSAGE DU TEMPS PENDANT LA REPRÉSENTATION THÉÂTRALE »  
mars 2015 — juillet 2020

écrites dans l'ordre alphabétique,

à parcourir dans n'importe quel désordre

a comme appâter	3
b comme boucles	5
c comme cavale	7
d comme dictionnaires	9
e comme ennui	13
f comme fées	15
g comme genre	17
h comme hapax	18
i comme idées	19
j comme journal	20
k comme kroquis	22
L comme lieux	26
m comme milieu	27
n comme un ver	28
o comme organisation	30
p comme présence	32
q comme queue	33
r comme recherche	34
s comme surface	35
t comme trop	37
u comme utile	40
v comme voir	42
w comme waste	44
x comme... ?	45
y comme yeux	46
z comme zédoaire	47
références des images utilisées	50



## **a comme appâter**

RECHERCHE, ça commence par un plouf.

Celui de l'appât lancé par l'intuition dans l'océan des possibles.

C'est le tout premier acte, douteux, optimiste. Il est flanqué d'un cortège d'estimations et de projections, qu'il convient d'appivoiser, de tenir proches pour s'y référer lorsque le cap s'embrume, prêtant une oreille attentive à leurs suggestions, tout en se gardant de céder à la facilité de leurs prédictions, forcément trop sûres d'elles, attendues et limitées.

Ce n'est pourtant pas une mince affaire, substituer à la construction sur plans, brique après brique, la tactique organique et fluctuante de la pêche à la ligne.

Il faut se déshabiller de ces habitudes si tenaces qu'on a fini par les prendre pour une peau.

Alors l'attente, l'observation remplacent l'exécution, activités nettement moins directes, moins productrices de formes et de résultats.

Mais lorsque leur mouvement organique, tout en courbes, capte et tire une proie, c'est une prise qui surprend.

C'est une prise qui révèle que, dans les idées, dans les papiers, dans l'environnement aussi, et, enfin et surtout, en soi-même, se trouvaient des puissances qu'un esprit prévoyant, préparé, n'aurait pas été capable de laisser naître.

J'espère que le-la lecteur-trice appréciera de ces pages l'errance utile, qui se veut une réflexion de ma recherche ; « réflexion », dans les deux sens du terme.

REFLET, puisqu'il s'agit ici de reprendre, dans le désordre, étapes, circonstances, instants forts et moments vagues, de cinq années de recherche à L'L, au gré des souvenirs, et de tâcher de les ramener à la vie sous forme de fragments, d'images, de récits.

CRITIQUE, puisque, après tout, quitte à penser au passé, autant tenter d'en penser quelque chose et, si cela est possible sans le faire mentir, tenter également de voir si, dans le magma de la recherche, le regard rétrospectif ne découvre pas, ici et là, quelques fils rouges.



## **b comme boucles**

Je ne sais plus où j'ai entendu qu'une personne égarée dans un désert, sans boussole ni aucun outil de navigation, et cherchant à marcher en ligne droite dans l'espoir d'atteindre un lieu habité, où elle trouvera de l'aide, tournera irrémédiablement en rond.

Tous ses efforts ne changeront rien à l'essentielle asymétrie du corps humain : il y a toujours une jambe plus forte que l'autre, qui, poussant à peine plus fort sur le sol, dévie la trajectoire.

Dans l'hypothèse où cette personne survit suffisamment longtemps, elle retrouvera peut-être ses propres traces de pas, presque effacées par le vent.

Le tragique est qu'elle les prendra sûrement pour celles d'une autre et, espérant que ces traces l'amèneront à son secours, les suivra, scellant son destin en s'inscrivant dans ce grand rond qu'elle a tracé elle-même, se condamnant à le boucler jusqu'à la mort.

Bon... Soyons honnête, la situation n'est jamais si désespérée.

Le soleil se lève à l'Est, se couche à l'Ouest, intangible repère qui nous permet toujours de garder le cap en corrigeant la dérive du pas.

Au printemps 2019, mon soleil espéré, c'est Nicolas Mouzet-Tagawa.

Il me rejoint dans les boucles de ma recherche, multiplication de traces dans lesquelles je me suis égaré. Il apporte son précieux regard pour accompagner le mien, perdu depuis longtemps dans les nombreuses courbes que j'ai tracées.

Il sera dès lors une « présence proche », discrète et indispensable, rassurante et critique.

Un grand inventaire est tenté : quatre semaines de plongée dans la matière.

Aucune trace n'est négligée.

Tous les souvenirs, toutes les notes, toutes les images sont convoquées pour la grande archéologie des trajectoires. On compulse, on découvre, redécouvre, ordonne et trie, liste et compare : on discute, on crée des liens, on réhabilite les tentatives oubliées.

C'est qu'il y en a, des choses ! Quatre années de recherche en solitaire, quatre années d'essais et d'erreurs, d'idées jetées, d'expériences, d'impasses.

C'est d'abord douloureux.

Revenir dans ces traces nombreuses, trop nombreuses à mon goût, dénonce le fait que j'ai passé ces années à commencer, commencer, commencer, toujours commencer, sans jamais clore, sans jamais parvenir à atteindre un point d'orgue, un lieu habité, traçant sans cesse de nouvelles pistes, pour les abandonner dès qu'une nouvelle paraissait, parée du halo irrésistible de sa nouveauté et, souvent, accompagnée de la certitude que « cette fois-ci, c'est la bonne ». J'ai tendance à penser que j'ai tourné en rond.

Le cap de cet inventaire, c'est Nicolas qui le propose : « Ce qui m'intéresse, c'est comment toutes ces choses, toutes ces propositions, c'est une seule personne qui les a faites ».

Et la justesse de ce cap se confirme, comme nous repassons traces de toutes sortes : poésie, théâtre et récits, notes, croquis, vidéos de sorties de résidence, vidéos de travail, musiques, journal de bord, photographies...

Comme limite nécessaire de ce débroussaillage, nous nous fixons une *durée* : quatre semaines et stop.

Sans quoi la plongée se serait bien prolongée encore quelque temps, tant elle devenait, au fur et à mesure des découvertes et des redécouvertes, une réinvention de la matière, une riche discussion qui donnait envie de réexplorer toutes ces friches.

Parmi toutes ces pistes, nous en choisissons cinq : la suite est une autre histoire.

(trajectoire possible : z comme... zébrer)



## **c comme cavale**

En septembre 2016, je suis en résidence au Petit L'L.

J'ai passé une bonne partie de l'été à me promener sur les chemins avec ma maison sur le dos, sous la forme d'un sac à dos un peu trop lourd.

Craignant le retour à ma vie quotidienne, j'ai demandé à loger dans une des chambres de L'L pour la durée de cette résidence, et pour profiter pleinement de cette parenthèse, de l'aspect « retraite » d'une résidence de recherche.

Cela fait presque un an que ma recherche à L'L est consacrée à l'écriture, à la recherche d'une sorte d'absolu dans la phrase, et cette recherche se révèle de plus en plus difficile... Une chimère ? Ou simplement une tâche au-dessus de mes moyens... Je ne sais pas.

Me harasse ce rêve de retourner à l'insouciance des sentiers et à la vie au grand air, de fuir mes responsabilités...

C'est une chose que je connais bien, le désir de fuite face aux difficultés.

J'en connais l'attrait trompeur. Et je sais, quand j'écoute ce désir, quels regrets suivent...

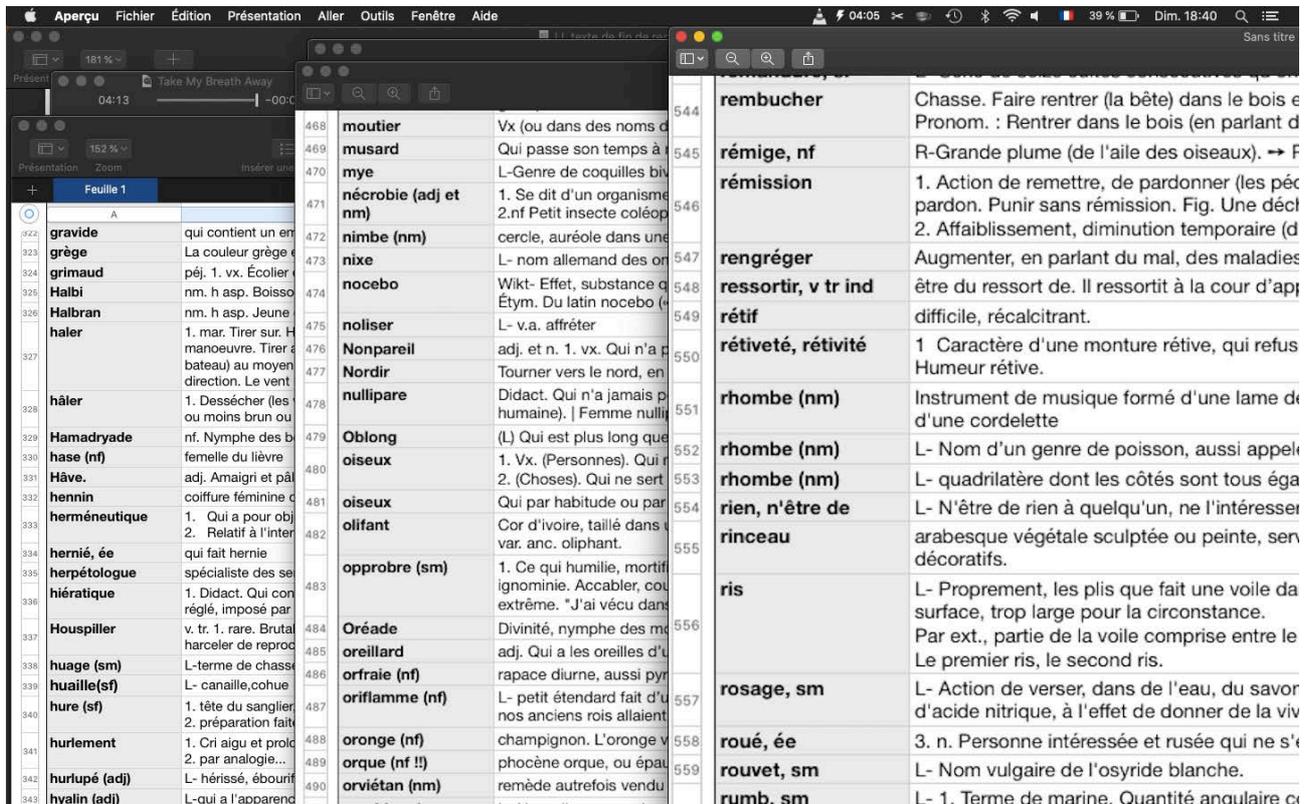
Espérant l'appivoiser, j'écris.

Je m'éveille comme ça, en vrac, un sursaut frais comme une rasade. Je me dis : « Que de murs ! » Encore, je n'en voyais qu'un. Mais je le voyais plusieurs fois : réfléchissant l'écarquillement stupide qui me refusait d'intégrer cette blanche opacité toute nouvelle, il se multipliait. Tout de même, j'ai dû promener mon regard, malgré la vive hébétude, car la nuit sur laquelle donnait la fenêtre, je la connaissais, et j'ai dû voir aussi, pour me replacer, les vieilles affiches plaquées là pour pallier la nudité et la rigueur de cette chambre qui, hormis le grand lit qui la remplissait presque, sous un câble tiré sous une grosse poutre, duquel pendouillaient quelques petits halogènes, n'avait pour seul mobilier qu'un vieux bureau d'école avec sa chaise en bois, serré contre le mur, près de la porte. Ces retrouvailles, je m'en serais passé. Elles m'aplatirent. J'ai dû trop m'habituer aux dortoirs, aux talus. Au nez gelé qui sort du sac, au grand ciel aussi, quand il faisait bon. Ça n'a pas toujours été comme ça, bien sûr, mais j'oublie vite, et quand je passais d'une chose à l'autre, c'était le plus souvent sans m'en rendre compte, la décision avait été prise quand j'étais jeune, ou très jeune, de ne me préoccuper de rien, ou du moins possible, car j'étais si inquiet de nature et ce, souvent sans cause, surtout d'ailleurs sans cause, c'était le plus fréquent, et le pire, je ne me souviens plus de cette décision, elle ne fut sûrement pas formulée ainsi à l'époque, ou bien il n'y eut pas exactement de décision, et ça vint avec le temps, parce qu'il le fallait. Ou bien j'ai été élevé comme ça.

Certaines fois, marchant sans but, si je trouvais un endroit confortable, je m'y asseyais. Au début je n'aimais pas dormir avec les bêtes, je me fais tout petit quand je dors, et je m'éveillais en sursaut croyant qu'une cohue m'avait écrasé. C'est par l'odeur que je m'y suis fait, au début je la trouvais désagréable, trop forte, quoi qu'elle ne me dérangeât pas trop. Quand même, j'ai tant été en ville, et dans tant de chambres, mais je les oubliais si vite, plus vite que les gens, que je finis toujours par remettre, ou presque toujours, au moins le visage, et parfois le nom me revient, les chiens par contre je ne les oublie pas quand ils sont affectueux, c'est qu'ils sont d'une telle variété. Ai-je payé pour une chambre privée ? Pourtant je n'ai pas pu marcher jusqu'au refuge. Je me souviens seulement de la distance infranchissable, de la hauteur, une telle hauteur, et loin ! Comme je marchais le long des sillons d'un pierrier abrupt, le soleil voilé ignorait l'heure et m'annonçait que je n'arriverais jamais à temps au haut de la pente.

Quel lit confortable ! Je ne sais pas ce qui pourrait m'en faire sortir, et toutes mes questions n'y suffisent pas, j'espère, n'y suffiront pas. D'ordinaire l'aube me chasse des caches où je crains d'être découvert. Vagabonder, sans doute, distrait, et mon odeur, et mon aspect, me distinguent dans les boulangeries. Mais moi, je suis à moi-même toujours le même.

(trajectoire possible : x comme... je ne sais pas)



## d comme dictionnaires

C'est en septembre 2015, pendant ma troisième résidence, au Théâtre de l'Oiseau-Mouche à Roubaix, que je me suis dit : « Écrivons », et que j'ai commencé à écrire, non plus seulement pour préparer, pour réfléchir, non plus écrire en vue d'autre chose : écrire pour écrire.

Je demande une résidence d'écriture pour la prochaine, et je pars en novembre 2015, à la maison des auteurs.

De novembre 2015 à juillet 2017, la majeure partie du temps de recherche fut consacrée à un travail d'écriture.

Écriture théâtrale, écriture poétique, élans d'écriture narrative, je n'ai pas cloisonné.

J'étais en recherche d'une certaine forme d'expression : une parole poétique que je rêvais à la fois simple, fluette, et infiniment profonde et puissante, et qui me semblait un idéal pour exprimer (ou faire exprimer par un personnage) (mais aussi pour découvrir) quelque chose de crucial dans cette question du rapport au temps qui était le point de départ de ma recherche.

Découvrir un nouveau mot, c'est découvrir une nuance.

Découvrir un mot oublié, c'est jeter un coup d'œil sur une manière de penser ancienne, sur un autre monde.

Le dictionnaire, c'est la langue sans la langue. Tout y est rangé indépendamment des rapports de classe, des rapports de domination, et cætera : simplement dans l'ordre alphabétique. Ce n'est pas pour autant un recueil indépendant des normes. Un dictionnaire est un recueil normatif, bien sûr, mais sa norme est simple, et elle est connue. Quelque part, c'est rassurant.

Il y a des dictionnaires très spécifiques : le dictionnaire d'Émile Littré, catalogue de mots, de concepts du XIX<sup>e</sup> siècle ; le dictionnaire de l'argot de Gaston Esnault, publié en 1965, aux milliers de mots curieux et autant d'histoires merveilleuses ; un étrange *Dictionnaire des Trucs* que j'ai trouvé aux puces de la place du Jeu de Balles, aussi hétérogène que le suggère son nom ; des lexiques d'ancien français et leur langue pleine de mystères et pourtant, presque proche...

Mais le dictionnaire usuel, récent, en un seul tome, au format réduit, c'est celui qui, malgré son air commun, tout à fait anodin, est sans doute le plus spécifique et, en cela, constitue, si l'on n'y prend pas garde, le véritable piège. C'est celui où la sélection est la plus drastique, la plus rigoureuse : on n'y trouve que les mots qu'emploie le langage utile. En somme : « plus c'est gros, plus c'est bon ».

Le dictionnaire le plus délectable est celui en plusieurs tomes, le moins diminué possible par la sélection.

Ouvrir au hasard, lire une page...

« La Bibliothèque de Babel », nouvelle de l'écrivain argentin Jorge Luis Borges, publiée dans le recueil *Fictions* (1944), décrit une bibliothèque qui contient l'intégralité des livres possibles. D'innombrables bibliothécaires y circulent, vaquant à d'indéfinies occupations, parcourant les ouvrages dont l'immense majorité ne contient que des amas de caractères sans signification. Le narrateur du récit est l'un de ces bibliothécaires, qui poursuit une recherche bien spécifique : si la Bibliothèque contient tous les livres possibles, il doit y en avoir un, quelque part, qui est le catalogue de la Bibliothèque, qui pourrait servir de guide dans cette infinité...

Le dictionnaire aussi contient tous les livres possibles, désossés.

Le seul champ qu'il ne couvre pas, c'est celui des néologismes, des bizarreries, des hapax : il laisse libre le domaine limite de l'incorrection langagière.

Alors je parcours avec un plaisir extrême les pages de mes dictionnaires rares, caduques ou abscons, à la recherche de beaux mots que nul n'utilise mais qui, un jour, ont trouvé leur place légitime dans l'un de ces catalogues.

La langue : marqueur social. Là d'où je viens, employer des mots, des groupes de mots comme « malgré que » indique... indique quoi ? Un niveau d'éducation ? L'appartenance ou la non-appartenance à un club privé de personnes qui manient une langue surcodée, faite de corrections rigoureuses ? La précision dans l'usage du langage permet d'être compris de son interlocuteur, mais souvent, elle indique que l'on connaît et que l'on maîtrise les règles absconses de la langue française. Pour moi, écrire passait nécessairement par le massacre des mots. Pour me débarrasser d'un rapport sérieux à la langue, qui contraint son usage poétique.

Sans transition ni contexte, ce cadeau d'une liste de mots que j'aime, issus de dictionnaires de mots rares, de mots vieillis ou abscons, et même parfois, issus de dictionnaires de mots courants :

<b>auribarbe</b>	ajd. (zoologie) Qui a une barbe dorée.
<b>barguigner</b>	v. i. (vieilli) Avoir de la peine à se déterminer ; surtout dans : sans barguigner. « Il ne serait pas parti comme ça sans barguigner » (George Sand)
<b>caféisme</b>	n. m. Intoxication chronique par le café ou autre produit caféiné (thé, maté).
<b>demi-mal</b>	n. m. Inconvénient moins grave que celui qu'on prévoyait. « Est-il blessé ? Non, il n'y a que demi-mal. »
<b>extraire</b>	adj. (botanique) Qui est situé en dehors, à l'extérieur. Embryon extraire.
<b>fouir</b>	v. t. Creuser. Fouir la terre. Fouir un puits.
<b>gâte-sauce</b>	n. m. Mauvais cuisinier.
<b>herpétologue</b>	n. m. Spécialiste des serpents.
<b>impavide</b>	ajd. Qui n'éprouve ou ne trahit aucune peur. Impavide devant le danger. Inébranlable.
<b>jactance</b>	n. f. Littér. ou style soutenu. Attitude d'une personne qui manifeste avec arrogance ou emphase la haute opinion qu'elle a d'elle-même. → Orgueil, vanité, vantardise.
<b>lallation</b>	n. f. du latin <i>lallare</i> , "dire lala", onomatopée 1. Lambdacisme. 2. Emission de sons plus ou moins articulés par l'enfant avant l'acquisition du langage. Gazouillis. La lallation précède le babillage.
<b>mésaise</b>	n. m. (!) Littér. Malaise, gêne.
<b>nécrobie</b>	1. adj. Se dit d'un organisme qui vit sur les cadavres. 2. n. f. Petit insecte coléoptère vivant sur les matières en décomposition.
<b>oiseux</b>	ajd. Qui par habitude ou par goût ne fait rien.
<b>passee-rose</b>	n. f. (régionalisme) Rose trémière.
<b>quinine</b>	n. f. La quinine est un alcaloïde naturel qui est antipyrétique, analgésique et surtout, antipaludique.
<b>russule</b>	n. f. Champignon charnu, de couleur rougeâtre ou violette, dont plusieurs variétés sont comestibles.
<b>syzygion</b>	n.m. Arbuste.
<b>tabide</b>	adj. Méd. Consumé par le marasme. Fig. Qui est sans force.
<b>usquebac</b>	n. m. Nom d'une liqueur qui n'est autre que du whisky (eau-de-vie de grain), dans lequel on a dissous du safran et quelques aromates, et qui est usitée dans les hautes terres d'Écosse.
<b>vomique</b>	adj. (rare) Qui fait vomir ; qui évoque la vomissure.
<b>wagage</b>	n. m. (régionalisme) Limon de rivière servant d'engrais
<b>ypréau</b>	n. m. Espèce d'orme à larges feuilles, qui tire son nom d'Ypres, en Flandre, parce qu'il est commun et d'une beauté extraordinaire aux environs de cette ville.

Dictionnaire, objet poétique.

On peut aussi le lire dans l'ordre, oublier un moment qu'il n'est qu'un outil.

Milton Erickson (1901-1980), psychiatre spécialiste de l'hypnose, raconte ce souvenir d'enfance dans un entretien (il était un enfant dyslexique, dysmélodique et dysrythmique, il a grandi dans un milieu rural où ces troubles étaient mal connus et rarement diagnostiqués) :

« Au collège et au lycée, j'avais un surnom, « Dictionnaire », parce que je passais énormément de temps à lire le dictionnaire. Un jour, la cloche venait de sonner l'heure du déjeuner, j'étais assis au bureau où je me mettais habituellement pour lire le dictionnaire, au fond de la classe. Soudain, dans un flash lumineux éblouissant, aveuglant, j'ai compris comment utiliser le dictionnaire. Jusque-là, lorsque j'y cherchais un mot, je commençais à la première page et je parcourais chaque colonne, page après page, jusqu'à trouver le mot. Et dans ce flash de lumière aveuglante, j'ai compris qu'il fallait utiliser l'ordre alphabétique pour rechercher un mot. Les élèves qui apportaient leur propre repas à l'école déjeunaient au sous-sol. Je ne sais pas combien de temps je suis resté là, complètement ébloui par la lumière aveuglante, mais quand je suis enfin descendu au sous-sol, la plupart des élèves avaient déjà fini de déjeuner. Quand ils m'ont demandé pourquoi j'avais mis si longtemps à descendre, une chose était sûre : je n'allais pas leur dire que je venais de comprendre comment utiliser le dictionnaire. Je ne sais pas pourquoi ça m'a pris si longtemps. Se pourrait-il que mon inconscient m'ait volontairement privé de ce savoir en raison de la quantité considérable de connaissances que j'ai acquises en lisant le dictionnaire ? »

(Milton Erickson, *Collected papers*, tome 1, *Autohypnotic Experiences of Milton H. Erickson*. Traduction par moi-même.)

(trajectoire possible : lire un dictionnaire)



## e comme ennui

C'est quoi, sentir le temps passer ?

Assez rapidement, mon thème de recherche, « la sensation du passage du temps pendant la représentation théâtrale », m'a mené vers l'ennui. J'avais déjà exploré ses territoires lors des exercices de mise en scène, à l'INSAS, ce n'était pas forcément par *goût* pour ce qui est ennuyeux, pas forcément pour ennuyer, ni pour provoquer... Le résultat d'une attirance pour le temps lent, simplement.

Dès la petite enfance, je me souviens de crises d'ennui, un ennui écrasant et insurmontable qu'aucune activité ne trompait. En trouvais-je enfin une pour me distraire, c'était toujours temporaire : chaque fois, son divertissement se révélait insuffisant.

Au théâtre, souvent, je m'ennuie. D'ordinaire ce n'est pas que le spectacle m'ennuie, mais rester assis immobile et garder mon attention concentrée sur une même chose pendant plus de vingt minutes me demande un effort éprouvant. Je gesticule, je ronge mes ongles, je pars dans mes pensées, je déborde. Mais j'y retourne, parce que j'y suis bien. Car survienne un spectacle qui me garde assis, et c'est une explosion, c'est un déferlement dans mon imaginaire. Alors le fait de devoir rester assis, sans bouger, cesse d'être pour moi une contrainte éprouvante, et, dans cette immobilité acceptée, les idées fusent, que je désespère, dans le noir, d'arriver à noter à l'aveugle sur mon calepin, sur le programme, sur un bout de mouchoir.

Dans cette recherche sur le passage du temps, ce rapport à l'ennui a beaucoup joué. J'ai longuement travaillé (en 2015 et 2016) à l'écriture d'une pièce intitulée *Mouvant comme une forêt*, dont les protagonistes sont des arbres : immobiles, jusqu'à ce qu'un coup de vent fasse frémir leur feuillage, puis immobiles à nouveau. En juillet 2017, je reprends ce texte, dans l'objectif de l'épurer à l'extrême... mais ce que j'atteins, c'est le vide. Ils sont encore là, ces quatre figés, mais ils ne parlent plus. Alors qu'est-ce qui se passe ? Rien. C'est le titre, d'ailleurs : *Rien*.

Petit coup de mou...

2018. Je pars sur une piste radicalement inverse : l'hyperactivité.  
Combien d'activités puis-je mener simultanément ?

Je déplie une échelle en ouvrant les rideaux, tout en poussant de mon pied un seau d'eau, et en présentant toutes les raisons pour lesquelles je préfère rouler à vélo que prendre le métro. Que faire de plus ? J'ajoute, j'ajoute, j'ajoute.

Je bricole des planches, j'installe des chaises, je superpose des musiques et des vidéos : s'il doit y avoir trop, alors autant qu'il y ait **TROP**.

Le jeu revient, et la vie.

Elles travaillent, ces deux facettes, elles cognent...

Et ça cherche encore.



## **f comme fées**

Je me suis cru, je me suis longtemps défini, « dépressif ». C'est encore un mot, une catégorie que j'utilise parfois, par simplicité, pour définir en un seul mot un certain type de rapport.

C'est une catégorie dont la définition peut circonscrire assez précisément les circonstances de mon vécu — du moins de l'extérieur.

C'est un mot social, un mot qui ne s'adresse qu'à autrui : par ce mot, j'espère rendre moins étrangers à autrui les moments où m'abandonne tout désir de vivre, où je reste allongé, catatonique, les yeux mi-clos inutilement dirigés vers le plafond. Ces moments où, mou, docile, je ne comprends plus rien à ce que l'on me dit, je n'arrive plus à

formuler une phrase simple, où tout contact humain m'est douloureux, qui me renvoie à l'humiliation de mon état larvaire.

Mais pour moi-même, ce mot ne sert pas à grand-chose. En lui, je ne reconnais aucune des choses que je vis.

Il ne dit rien de ces moments indicibles où, dans la torpeur, dans l'absence de tout désir, une sorte de blancheur recouvre le monde entier, et toute compréhension se trouble. Alors le temps seul demeure, qui passe, incompressible, avec une lenteur qui n'appartient qu'à lui, qu'à ce temps précis, ce temps impossible qui m'est devenu un compagnon de route. Dans ces moments, c'est comme s'il constituait mon seul milieu, se substituant à l'espace, alors tout mon corps n'existe plus qu'en lui.

Dépressif ?

Ce mot, pour moi, ne parle pas de cela. Il est trop triste, ce mot. Il ne sait rien de la nostalgie, parfois, de ces grands calmes, lorsque j'oublie combien ils sont mortifères. Et j'oublie vite.

Et, en moi, ce mot, je le refuse.

Je le refuse parce qu'il est trop simple pour décrire ce que je ressens en moi comme une lutte de processus contraires.

Je le refuse parce que je n'arrive pas à reconnaître en lui le désir immense que je trouve en moi quand je ne suis pas dans cet état maladif, un désir immense et chaotique, complètement désordonné, désir de tout, sans discrimination, incapable de se choisir des cibles, et qui, chaque fois, finit par s'épuiser de ne rien atteindre.

Cet amour du temps, amour abstrait si l'on veut, amour intense pourtant, il vient de là, de cet étrange état dans lequel parfois, malgré moi, je me trouve. Je l'ai découvert pendant ma recherche à L'L.

Au départ, je n'avançais qu'à l'intuition. Mais, la recherche allant, il a fallu passer à l'expression. Étape difficile...

Il a fallu utiliser, comme celui dont j'ai parlé ici, des mots inadéquats, qui sans être les bons permettent déjà d'approcher de quelque part.

Et par ces mots, rencontrer les choses qu'ils nomment, les apprivoiser.

Les muer en outils.

... et puis, il y a eu un petit hasard.

Il y a peu, je me suis retrouvé, par le biais d'une personne chérie, dans un environnement absolument nouveau. Un endroit dont le chaos résonne avec le mien. Un endroit où rien ne se passe comme les choses, d'ordinaire, se passent.

Mais je ne savais pas, moi, qu'ailleurs, il existait des endroits qui étaient véritablement *ailleurs* !

Je ne l'imaginai pas du tout.

Ou bien, en d'autres temps, bien sûr...

Je n'ai jamais autant pleuré que là-bas. Ce n'est pas que j'étais triste, j'étais joyeux, mais ce n'étaient pas non plus des larmes de joie.

Et je veux partager cela.

Comment ?



## g comme genre

C'est quoi le théâtre ????

J'étais à l'école, à l'INSAS, j'étais étudiant dans la section mise en scène.  
J'avais fait une présentation.

Et puis quelqu'un-e dit, et j'entends (car j'étais juste à côté), à propos de ma présentation : « Ce n'est pas du théâtre ».

Je n'ai pas compris du tout !!

C'est quoi du théâtre ????



## h comme hapax

« Hapax : n. m. Fait de langue (mot, expression, construction) dont il n'existe qu'une seule occurrence dans un corpus donné. »

(Le Dictionnaire Larousse, 2020)

La bérardie laineuse, que l'on reconnaît facilement à ses feuilles grisâtres, ne ressemble à aucune autre plante alpine.

Et pour cause : le genre des *Berardia*, auquel elle se rattache, ne comprend qu'une seule espèce : la bérardie laineuse, ou, si l'on préfère le latin, *berardia subacaulis*.

Alors, forcément, on s'emballe.

La bérardie laineuse est protégée au niveau national : « interdiction de destruction, colportage ou mise en vente sur tout le territoire français de toute partie de la plante ».

Un randonneur me raconte même qu'on en a déplacé une par hélicoptère pour ne pas l'abîmer pendant des travaux.

C'est bien, tout ça, mais les choses communes, quelqu'un s'en occupe ?

Sinon je peux m'en charger.



## i comme idées

« Avoir une idée est un jeu, la pousser jusqu'au bout est un travail »<sup>1</sup>, m'a dit Nicolas en arrivant, lorsqu'il m'a rejoint pour la première fois dans ma recherche, en avril 2019, alors que je lui expliquais, éploré, mon incapacité à pousser plus loin que le début mes pistes de recherche, et ma tendance à en dévier dès que l'occasion s'en présentait.

J'ai d'abord pris ça pour une phrase en passant. Et puis, en y repensant, ça m'a semblé douloureusement juste.

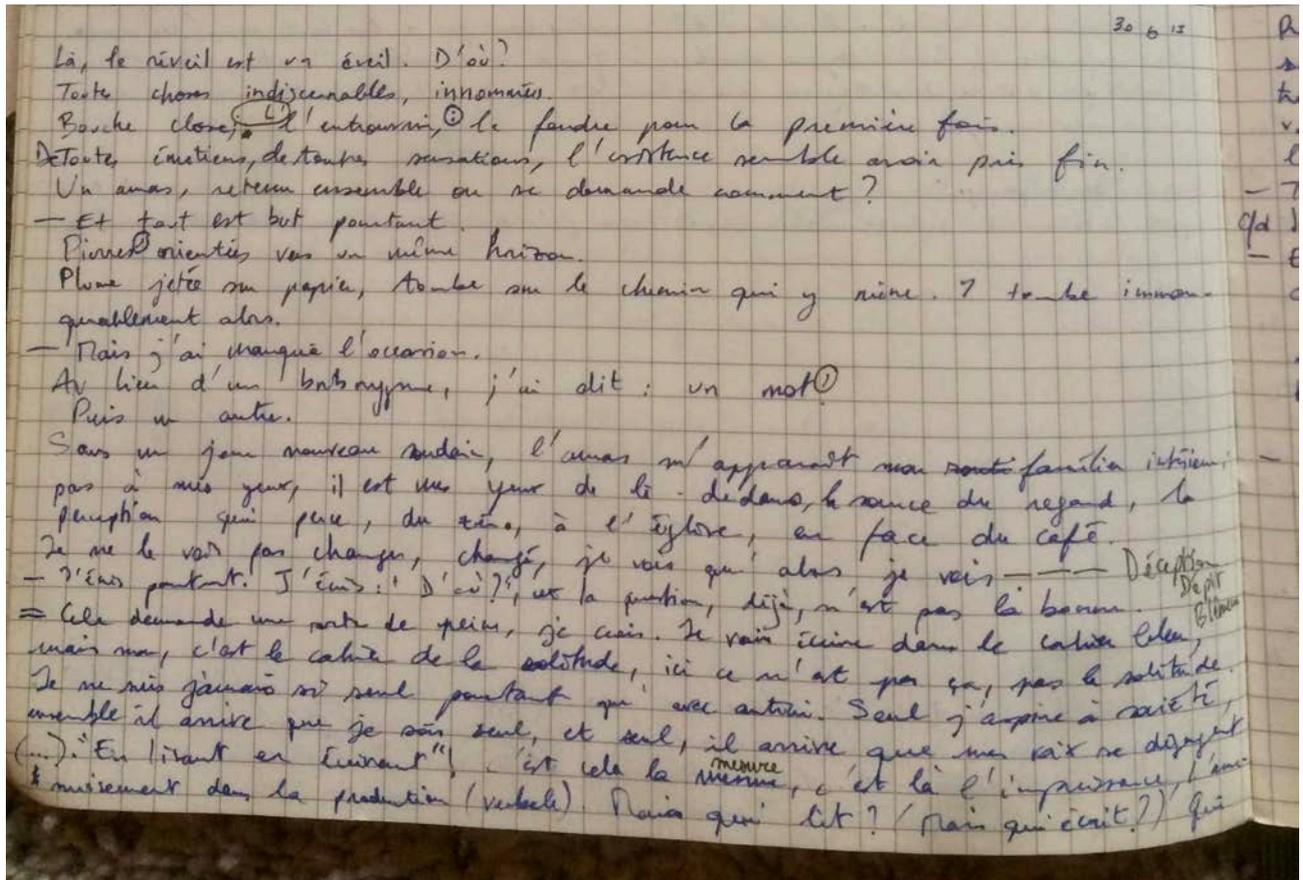
Des idées, j'en avais plein, tout le temps. Mais telles quelles, elles ne mènent pas à grand-chose. Et lorsqu'il s'agissait de les déployer, de les complexifier, de prendre des décisions quant à l'une ou l'autre piste possible... C'était un vrai blocage. Je ne comprenais plus rien, j'essayais vainement de retrouver l'inspiration que l'idée avait portée avec elle, rien n'y faisait.

Et bientôt, subrepticement, comme un rayon de soleil perçant la brume, une autre idée paraissait. Comment résister ?

(trajectoire possible : v comme voir)

---

<sup>1</sup> Je dois d'ailleurs lui redemander qui est l'auteur·trice de cette phrase.



## j comme journal

26/5/2015, Bouxwiller

Bouxwiller, Bouxwiller, Bouxwiller

Ne pas éteindre les fusibles marqués en rouge, allumer les autres pour les gradas.

Amplis à gauche

Petite manette rouge = gradas ?

D'autre pas, OBJ = passage plateau

« Faire », dit-elle.

29/5/2015, Bouxwiller

Ces choses que je sais, mais qui s'oublie vite quand soi-même passe à l'acte.

- La valeur d'un résultat ne se mesure jamais à la quantité de travail, ni à l'effort fourni ni à la difficulté du travail.
- Le travail n'est ni mesurable ni quantifiable.
- Ce n'est pas parce qu'un temps de travail laisse des traces qu'il est un bon travail ; ce n'est pas parce qu'un travail ne laisse aucune trace qu'il est inutile.
- Un résultat n'est pas meilleur qu'un autre parce qu'il a émergé dans la souffrance — malgré l'emploi du mot « travail » ici.
- Il s'agit plutôt d'un certain alignement de soi avec soi, dans la direction juste, d'une matière souple.
- Un travail long, lent, nécessite moins d'effort et permet d'être attentif au surgissement de cet alignement.
- Toute projection est parasite.
- Toute attente est trompeuse (toute perspective de travail est irréalisable).

2/6/15, Bouxwiller

J'en parlais — ces actions que l'on exécute dans leur entière ignorance, elles sont celles qui marchent avec la pensée, la menant et la suivant, l'accompagnant quand celle-ci par sa prégnance éclipse le monde extérieur. Les noter, de l'intérieur ou après coup, en appelant à la mémoire de ce regard distrait ? Le mystère de ce schéma (images de pensée) des trajets dans l'atelier, que j'ai cru interroger en vain, c'est ça sans doute : cette activité, menée quotidiennement, développerait ce sens distrait, ce sens de la distraction présente à soi-même, sans effort de la conscience — une pure pratique.

De même, je réalise en chiant, comme se déroulent, comme d'habitude, les dialogues qui n'ont pas eu lieu, qui ont presque eu lieu, plus limpides que ce balbutiement à travers (malgré) lequel mon intention a été saisie néanmoins (affaire d'évidence, de contexte, et d'habitude) :

« Hold it for a while — the stream of consciousness — tame it, by listening with an ear gentle — always gentle, always with an ear — and let it — it should not be forced into the gentleness in which you'd hope it to be.

Don't look around, your insides are looking at you, and that would be looking away, and so would they, as expected, look away.

A kind of silence, gentle, itself, also, that seemingly surrounds you yet inside lies its origin and destination, as a flow that revolves like no natural flow does or should — from within you, there silent, invisible, secret, all to be respected in gentle quietness and soft care, exiting through every conceivable pore and the others, landing on every surface out there where it may feel welcome — suddenly it all vanes, it has faded, this everlasting distinction in which lies life unattended — let you, without effort, force, or any kind of thoughtful decision, be attended by it, and be tamed.

Focus is the softest kind of control there could be — it is made of “nonetheless” in a domesticated way of which no sense can get a glimpse of and the richness, the vastness of this living void that you deeply fall into — is not to be tried, is not to be commented upon. »

Je n'ai jamais pu écrire de dialogues, construisant des monologues, dans l'idée d'une direction donnée, ce lancement dont on ne déviara pas, le dialogue s'établissant après coup, lorsque les paroles entendues et ignorées sont entendues dans le souvenir et le travaillent, y travaillent à façonner une nouvelle direction, aussi sourde et intransigeante, encore.

« À vif », ce n'est pas ça.

« À l'os », ce n'est pas ça non plus.

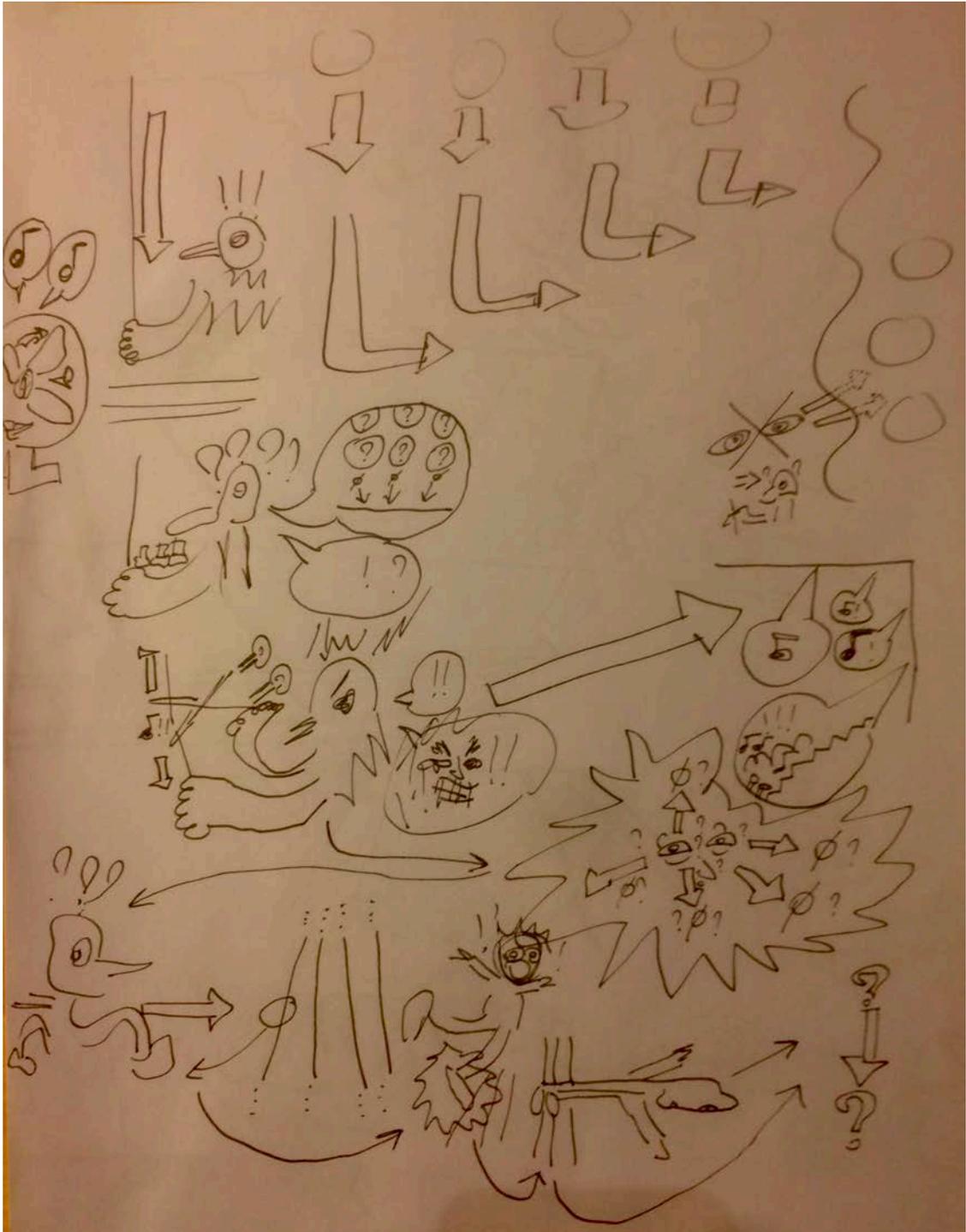
Ce n'est pas de chair qu'il s'agit non plus.

Où naît et où se loge la tristesse ?

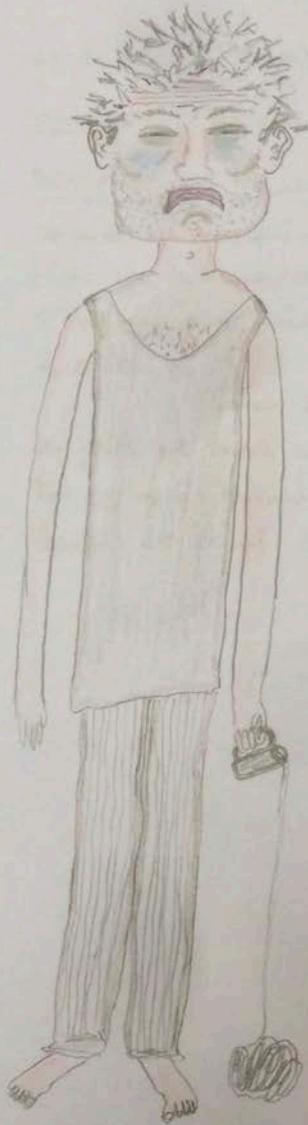
« N'applaudissez pas avant d'avoir vu le film. »

4/6/15, Bouxwiller

Si mon pivot est l'inadéquation, je dois ancrer plus franchement, plus simplement, plus exactement les éléments de ma présentation qui en relèvent dans le déroulement. Je dois ne pas montrer, mais faire, reproduire, ou seulement produire ce déplacement indéterminé de l'« inadéquat » (une ligne d'erre, ou bien ma ligne (d'erre) de pensée, un déplacement de pensée) — sans doute un dessin sans intention. Une certaine forme de franchise, un dégagement des enjeux de la représentation — celui-ci aussi sans intention. Cela est-il affaire de seuls rythmes ? Et de seules cibles ? Sans doute affaire d'acte sans détermination, sans prédétermination. Une question de trajectoire apprise et oubliée... ou d'improvisation. Et c'est du rythme néanmoins. Peut-être je pêche par trop de structure, et le moyen de la dissoudre est l'oubli de la trajectoire. Mais cela est aussi réalisable dans la simulation (= dans une forme de jeu purement technique). C'est-à-dire dans la trajectoire, non oubliée — menée dans une apparente distraction.



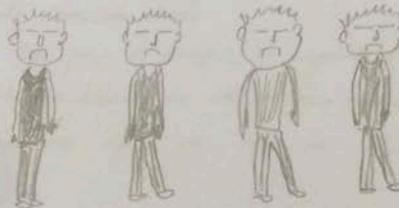
**k komme kroquis**



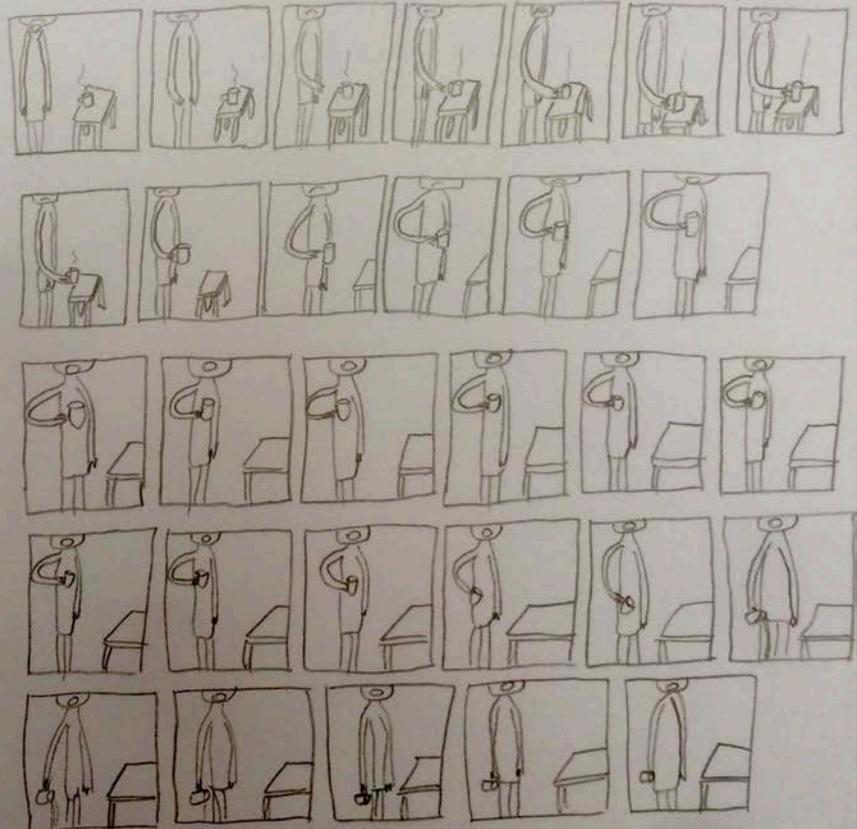
Il s'effondre à tout moment

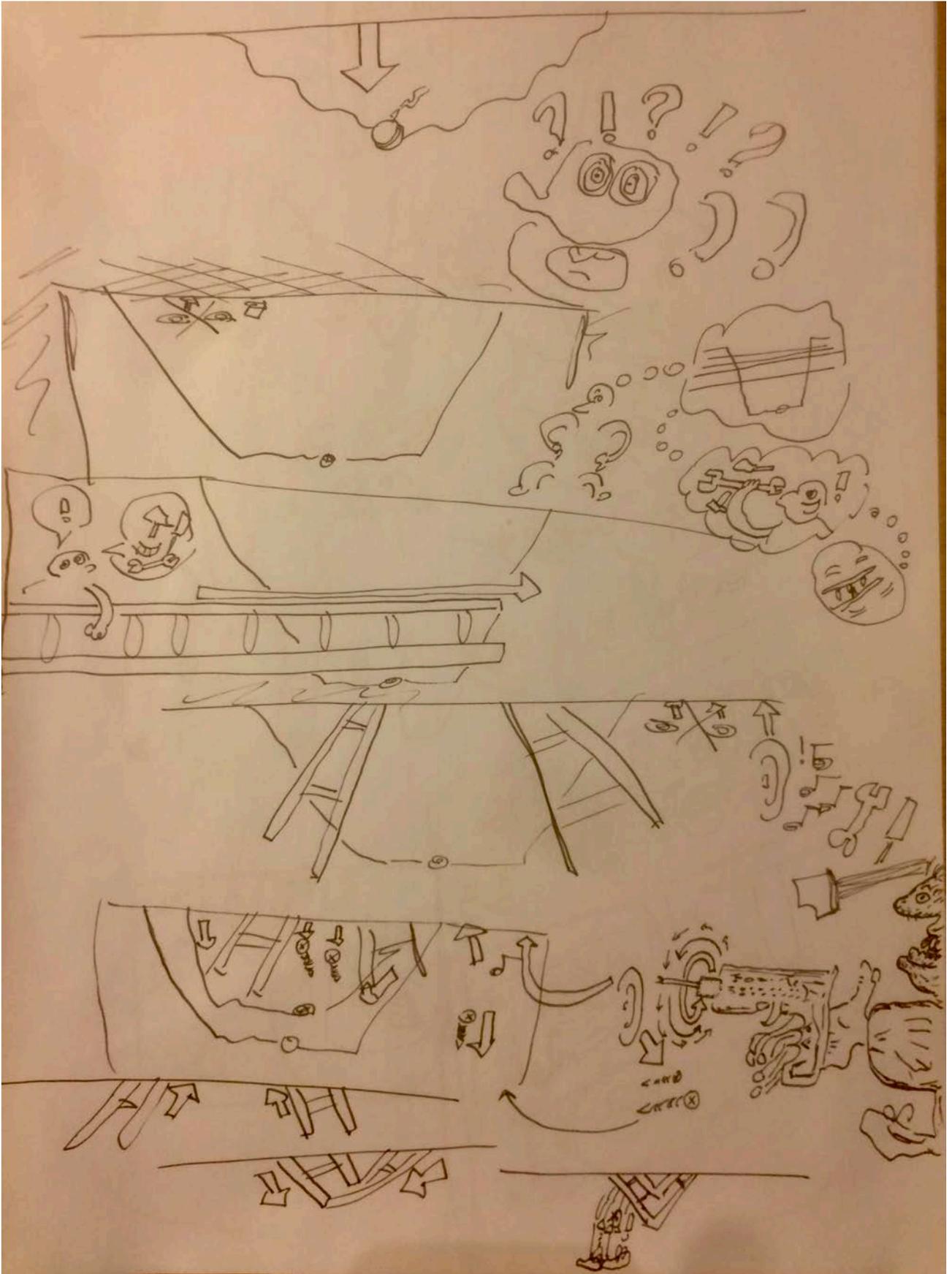


Faire un pas lui demande beaucoup de temps et d'application



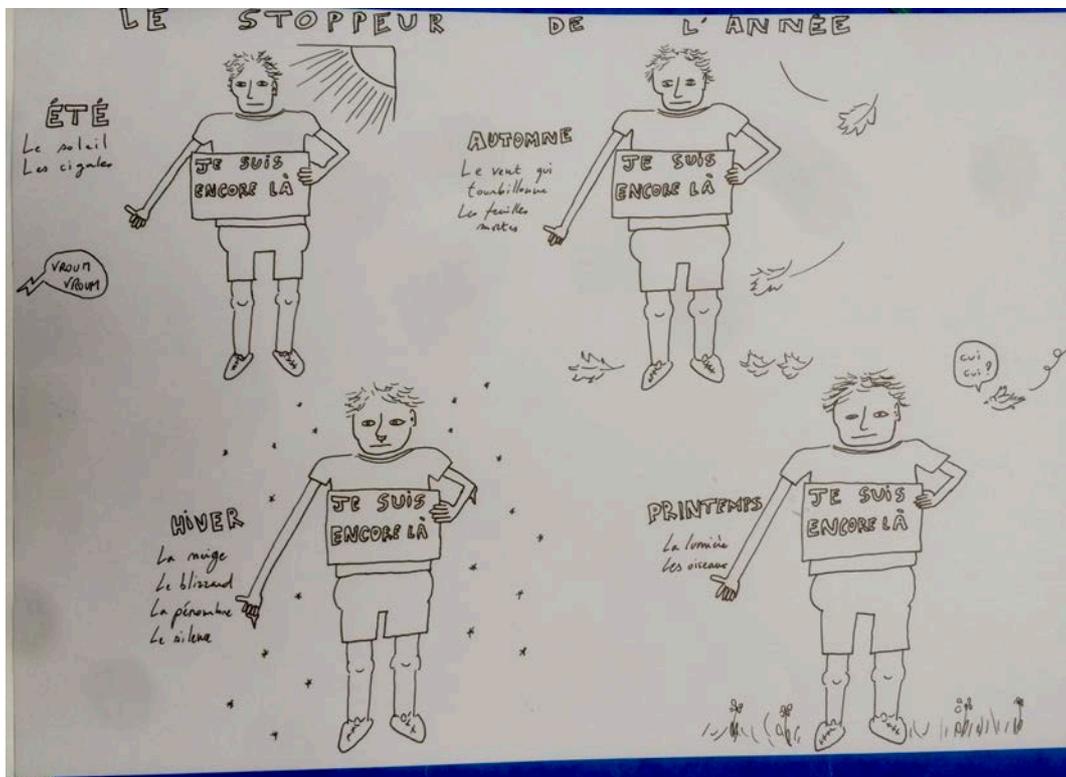
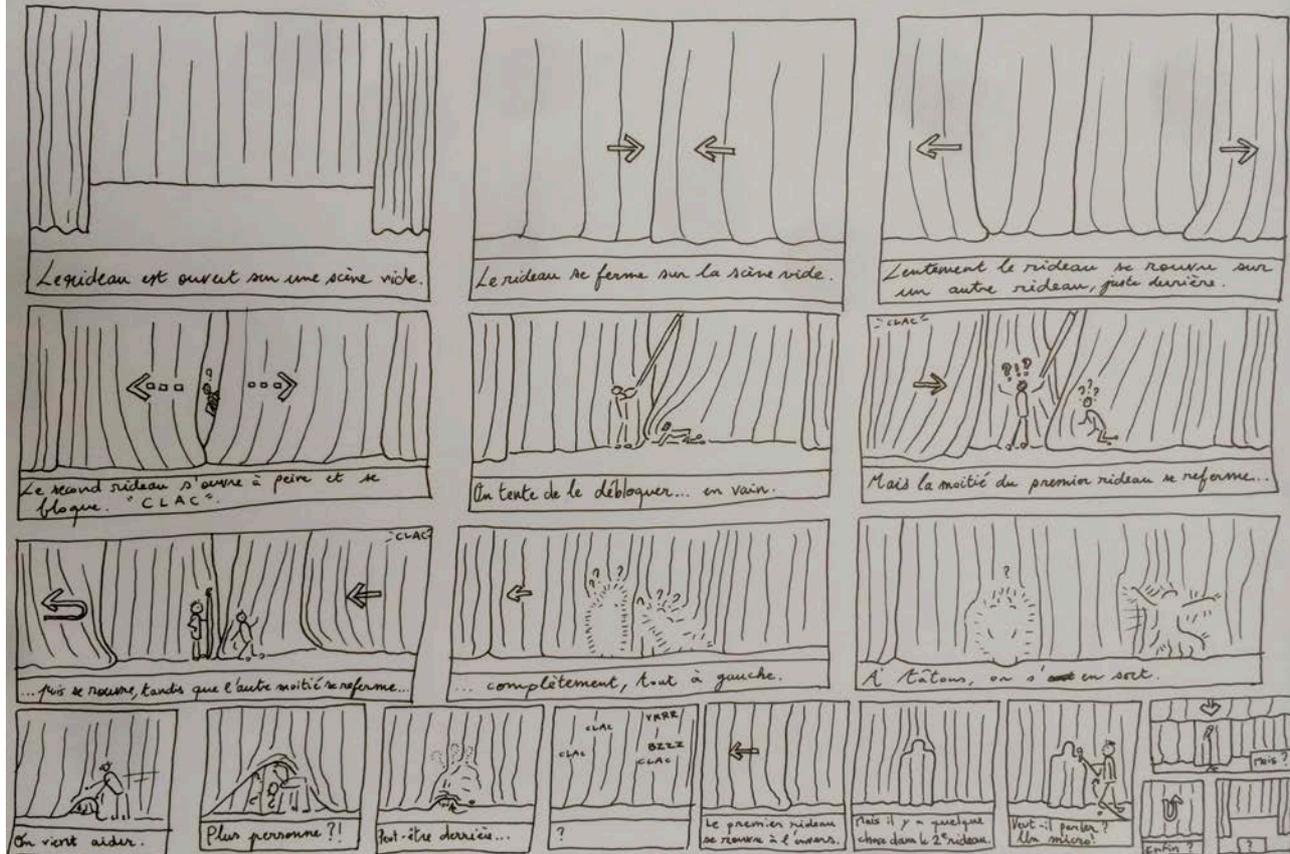
L'action la plus simple peut se révéler nécessiter plus de force qu'il n'en peut fournir

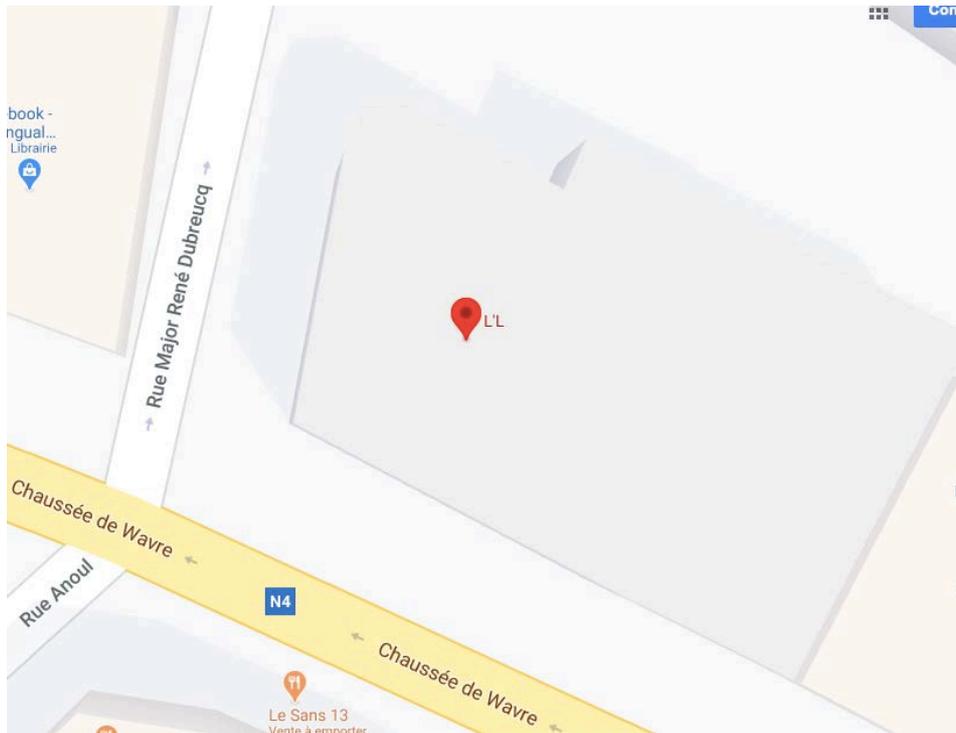




# RIDEAU (X) !

effets d'annonce et annonces de non-faits !





## L comme lieux

Grand L'L, 7 rue Major René Dubreucq, 1050 Bruxelles

Studio du Théâtre de Namur, 2 place du Théâtre, 5000 Namur

Théâtre Christiane Stroë / Théâtre du Marché aux Grains, 5 place du Château, 67330 Bouxwiller, France

Théâtre de l'Oiseau-Mouche, 28 avenue des Nations Unies, 59100 Roubaix, France

Conciergerie Ced WB du Musée royal de Mariemont, 2 rue Neuve, 7170, Manage

Petit L'L, 132 chaussée de Wavre, 1050 Bruxelles

Bissectine (Wolubilis), 1 cours Paul-Henri Spaak, 1200 Woluwe-Saint-Lambert

Halles de Schaerbeek, 22a rue Royale-Sainte-Marie, 1030 Bruxelles

Le Gymnase CDCN, 5 rue du Général Chanzy, 59100 Roubaix, France

La Zouze, 37 rue Guibal, 13003 Marseille, France

Auditorium de l'Abbaye de Forest, 7-8 place Saint-Denis, 1190 Bruxelles

Usine C, 1345 avenue Lalonde, Montréal, QC H2L 5A9, Canada



## m comme milieu

Entre m et n,  
dans un certain  
espace vide, nous  
nous trouvons au  
milieu de l'alpha-  
bet.



Comment choisir un cap dans ce chaos ?

Comment choisir un cap dans ce chaos ? Il existe en marine la pratique de la *navigation négative*, elle sert volontiers pour s'orienter dans l'existence. Elle se pratique quand on ne sait pas où l'on est et qu'on ne peut pas le savoir. L'essentiel est alors de savoir où l'on ne doit surtout *pas* être sur la carte, et de déterminer scrupuleusement sur le papier ce que l'on devrait observer autour de ces lieux de mort. Quels amers : phares, côtes, tour génoise, falaise, archipel, seraient en vue *si on était* là où on ne doit pas être, au risque d'être drossés sur les récifs, canonnés, embarqués par la marée, échoués sur les hauts-fonds. Ensuite, l'essentiel consiste à se tenir à distance de ces repères : naviguer consiste à ne pas les voir. À réagir pour les faire sortir du champ de l'attention chaque fois qu'ils y entrent. Naviguer bien consiste à chercher à perdre de vue systématiquement tout repère. C'est un art intrigant. Naviguer en s'éloignant chaque fois du seul point identifiable, connu : prendre l'inconnu comme boussole, l'absence de repère visible comme signe qu'on est au bon endroit, parce que chaque repère connu est le signe qu'on est au mauvais. N'être rassuré, sûr de son chemin, certain de son cap, que lorsqu'on atteint l'inconnu. C'est l'art de se maintenir sur le blanc de la carte, sur les zones non arpentées : l'incertitude devient sécurité, et cap pour avancer.



## **n comme un ver**

Nous sommes en octobre 2018. Résidence au Petit L'L.

J'ai bien réfléchi, depuis la résidence précédente, au Gymnase de Roubaix, en avril de la même année.

Je croule sous l'accumulation, et, c'est décidé, je vais reprendre à zéro : *l'épure* !

Cette fois-ci, je commence par retirer toutes les épluchures de l'oignon, et pour le reste, on verra !

Je me suis encombré d'essais que je refuse de laisser derrière moi, pour la seule raison qu'ils m'ont coûté effort et temps : c'est fini ! Je ne me laisserai plus faire !

Fini, tous les objets !

Fini, tous ces accessoires !

Fini, toutes ces idées !

Cette fois-ci, il y aura moi, rien de moins, rien de plus, cet unique outil : MOI !

Après tout, c'est déjà beaucoup, un corps, et, ces derniers temps, je l'ai beaucoup négligé.

Alors. Donc.  
Mon corps.  
Que peut-il faire, mon corps ?

Il peut se faire attendre : pour commencer, je ne vais pas commencer.

On attend.  
Ah ! On va le sentir, le temps qui passe !  
Oui oui, c'est long !  
C'est long !  
Mais attendons encore un peu !

Bon, nous avons attendu.  
Que peut-il faire d'autre, ce corps ?

Il peut se montrer.  
Oui, se montrer : simple, efficace.

Une fois que l'on aura bien attendu, je vais me mettre tout nu.

Et voilà ! Hop ! Minimalisme !

J'ai tout calculé ! Je vous présente le meilleur costume selon le rapport suivant :

$$\frac{\text{(INTENSITÉ ESTHÉTIQUE)}}{\text{(PRIX) x (TEMPS DE TRAVAIL)}}$$

Voilà. C'est fait.

Que faire maintenant ?

Je peux ramasser des choses avec mes orteils.  
Hmm... Mmmoui... Divertissant, mais ça ne dure pas longtemps.

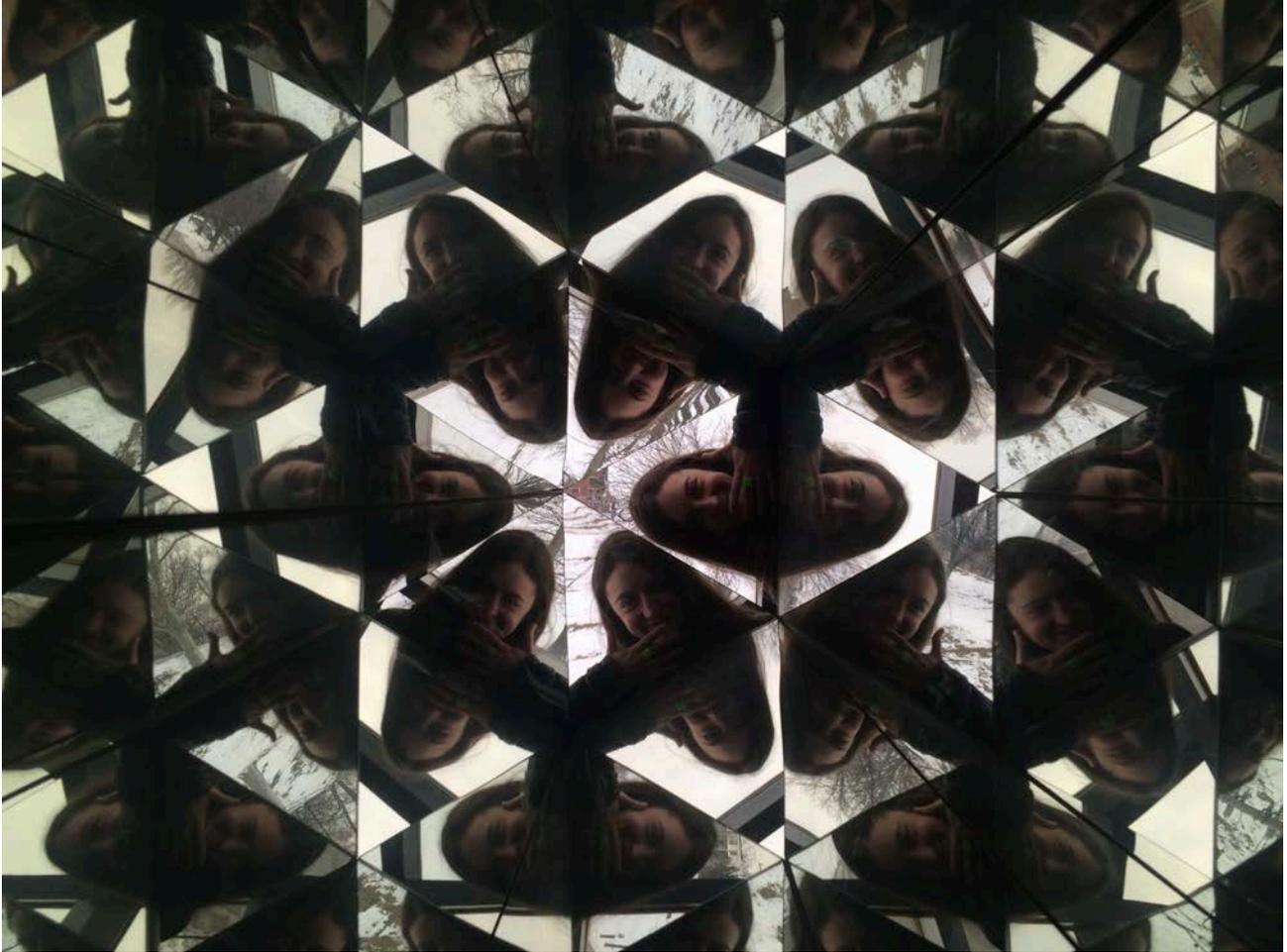
Je peux vous regarder dans les yeux : comme je suis tout nu, ça fait quelque chose.

Ah non, en fait, c'est moi qui suis intimidé.  
C'est moi qui suis gêné ! Ça ne va pas ! Ce n'est pas du tout ce que j'espérais !

Zut ! Il faut trouver autre chose !

Ah mais, je peux parler !  
Ça, c'est une idée.  
Mais pour dire quoi ?

Parlons ! Parlons, déjà ! Racontons !  
On verra plus tard pour le contenu.



## **o comme organisation**

Je suis une catastrophe quant à l'organisation : dans ma tête, un chaos en mouvement perpétuel. Les tentatives de remédier à ce petit souci du quotidien me mènent généralement à tout sur-organiser selon des grilles, des catégories, des emplois du temps, qui souvent finissent pliés en huit pour caler une armoire.

Le présent abécédaire en est sans doute un exemple. Parmi les nombreux aspects aimables de l'abécédaire, celui que j'affectionne particulièrement est le fait qu'il peut se convoquer lui-même en premier lieu. Ici, toutefois, c'est un peu tard qu'il est évoqué, et nous n'avons pas eu droit à « A comme... Abécédaire ».

Tant de possibilités s'offraient ! Et, cet abécédaire, il aurait pu commencer, aussi, par « arbitraire ». Car c'est là un autre aspect aimable de l'abécédaire, le fait que ses entrées sont disposées dans l'ordre alphabétique, sans rapport avec les contenus qu'il ordonne,

indiquant, dès l'ouverture, que ce à quoi cet ordre rigoureux invite, c'est à une lecture du désordre.

Bien sûr, cet abécédaire aurait pu commencer par un « Avant-propos ». C'est souvent comme ça que l'on ouvre un texte, non ? Dans l'avant-propos, on fournit quelques pistes, quelques codes de lecture. Ça n'a pas été le choix retenu, et on se passera de grilles de lecture. Libre au lecteur de lire ce qu'il délire.

Et pourquoi pas, sinon, ouvrir un abécédaire par « Anémone » ? Puisqu'on est libre de faire ce que l'on veut, alors, allons-y franchement. L'anémone, ce superbe animal sédentaire et sensible, joli comme une fleur, gluant et jaunâtre, ouvert à tous les courants, offrant ses entrailles à la vue des nageurs, se rétractant pudiquement si on la touche.

Envisager un texte comme une anémone, à considérer de loin, à aborder avec délicatesse.

Tiens !

Mais d'ailleurs !

J'y pense !

Pourquoi diable cet abécédaire ne commence-t-il pas par « Aa » ?

« Aa », ç'aurait été une belle ouverture pour un abécédaire : commencer sans autre chose que ce que l'on a : le a. « A comme Aa ».

« Aa », cours d'eau du Sud de la Belgique, qui, à tout jamais, ouvrira toute encyclopédie qui se respecte.

« Aa », c'est aussi le nom de la rue où j'habitais quand je suis devenu résident-chercheur à L'L : rue Van Aa. En néerlandais, c'est « Van Aa straat », ce qui permet — rareté non négligeable — d'écrire une phrase telle que : Barbara alla dans la Van Aa straat.

La Van Aa straat est située à Ixelles, à deux rues de L'L, qui se trouve rue du Major René Dubreucq.

C'est pratique quand, comme moi, on confond mercredi et jeudi, et que l'on reçoit un coup de téléphone de Michèle Braconnier :

« Jean-Baptiste ? On t'attend ! Tu n'as pas oublié qu'on avait rendez-vous ?! »

Heureusement, de l'une à l'autre, le trajet est assez bref.

À pieds : 4 minutes 27 secondes.

À vélo : 54 secondes.

En voiture : 25 minutes, 17 secondes (comprenant le temps qu'il faut pour se garer).

En rêvant : 36 heures, 12 minutes, 53 secondes.

En cherchant : 4 ans, 2 mois, 6 jours, 1 heure et 1 minute.



## p comme présence

Seul dans une salle, je la remplis d'artefacts.

Structures, formes, qui en délimitent des parties d'espace : une table près de la fenêtre, un canapé près d'un coin pour lire, pour penser, pour dénouer par le sommeil les nœuds que la conscience a noués.

Et surtout, au sol, les *choses* : objets que j'ai glané sur le trajet jusqu'à la salle, ou dans les lieux proches, dans les bureaux voisins... Elles forment les pierres angulaires, disposées par l'activité distraite de ma présence fantomatique, d'une circulation qui se cherche.

Petit à petit, ils construisent la familiarité d'un espace de travail. Alors ils donnent aux croquis, aux notes, aux pensées, une structure nouvelle qu'aucune volonté n'a dessinée

Parfois, le matin, quand je ne sais plus où je suis, il me suffit de vaquer, allant de l'une à l'autre de ces choses, à demi-conscient, et ces trajets, d'eux-mêmes, reconstruisent le travail en cours, laissent percer les nouveaux enjeux du jour.

Et l'errance utile reprend son cours.



**q comme queue**





**r comme recherche**



## **s comme surface**

Je ne marche pas sur l'eau.

Comme la roche immergée sur laquelle je me dresse, à peine visible sur la photographie, de nombreux aspects de mon parcours à L'L sont cachés.

Ce que je rapporte dans cet abécédaire, ce sont surtout des moments marquants, des pivots, des changements de cap, des prises de conscience : en somme, des événements.

Mais la recherche, pour moi, a surtout pris la forme d'un faisceau de processus sous-marins dont, sur le moment, j'ignorais l'existence. Le plus souvent, c'est plus tard — parfois même beaucoup plus tard — que j'en prenais conscience. Alors, c'est à leurs seules conséquences que je reconnaissais qu'ils avaient existé.

Combien de récits manquent, cachés sous la surface, dont l'existence est à peine suggérée par ces moments saillants ?

J'ai été considérablement freiné pendant ma recherche par une tendance irrésistible à dénigrer ce que je fais.

Aujourd'hui, je trouve en moi, lorsque je construis des projets, la capacité de suspendre ce jugement que je porte sur moi-même — je sais maintenant que je ne dois pas écouter ses sournoises paroles : j'avance ! et on verra bien. Je ne reviens plus rageusement, à mi-parcours, sur le cap que je me suis fixé.

Mais comment ai-je acquis cette douceur ?

Serait-ce dans le soutien indéfectible de Michèle Braconnier et d'Olivier Hespel, qui m'ont tant de fois empêché de baisser les bras ?

Serait-ce dans les nombreuses rencontres des partenaires de L'L, en divers temps et lieux, ainsi que de toutes les personnes qui gravitent autour de L'L, et en qui j'ai pu découvrir des manières de penser, d'agir, de créer, que je n'imaginai pas possibles ?

Serait-ce dans les rencontres d'autres chercheur·euse·s, qui ont été mes voisin·e·s et ami·e·s, lors des étapes à Bruxelles ou dans d'autres villes ? Parfois j'ai assisté à des présentations d'étapes de leur recherche : un regard sur d'autres possibles, un point de vue sur d'autres abords de ce processus solitaire. J'ai discuté avec elles, avec eux, parfois aux prises avec les mêmes difficultés que moi.

Les obstacles que l'on dresse contre soi-même sont difficiles à voir : ils s'accompagnent toujours d'un discours qui les justifie, et qui empêche de remarquer qu'ils proviennent tous d'un même système.

Ce qu'il faut de temps, de calme et de douceur pour les apprivoiser, et pour transformer leurs processus destructeurs en force !

Comment raconter cela ?



## **t comme trop**

J'aime quand ça déborde !

Pendant l'été 2019, Nicolas Mouzet-Tagawa et moi-même avons dressé l'inventaire de tout ce que j'avais fait pendant mes quatre années de recherche en solitaire. Sans discriminer : textes, dessins, notes, idées... Rien n'était oublié.

Au terme de ce repassage, ce qui était un magma dans lequel je surnageais avec peine est devenu, par la magie du rangement, un inépuisable vivier.

Je ne peux résister à partager le mystère foisonnant de sa liste.

1. LA TOMBE (texte narratif)
2. CHRISTINE (texte théâtral)
3. L'ÉVEIL DU NOMADE (fragment narratif)
4. MILLE FEUILLES (texte narratif fragmentaire)
5. LA CHAMBRE NOIRE (texte narratif)
6. LA CRUCHE CASSÉE (fragment narratif)
7. LA CHAMBRE PSYCHOSTASE (texte narratif)
8. LA MARCHÉ AVEC PAUL (texte narratif)
9. LES NEUF JEAN (idée de pièce de théâtre)
10. QUAND LE TEMPS PASSE (chanson)
11. MCUF : MOUVANT COMME UNE FORÊT (fragments d'un texte théâtral)
12. MCUF « Xtreme » : RIEN (texte théâtral)
13. SOLEIL D'HIVER (fragment de poème)
14. DU FOND SOURT... (fragments de texte)
15. L'HAMADRYADE DÉRANGÉE (fragment de poème)
16. SEUL À SEUL (fragment théâtral)
17. ZOO (fragment théâtral)
18. UN DIALOGUE (fragment de dialogue)
19. DANS LE TRAIN (fragment narratif)
20. LE CHIEN (texte théâtral)
21. BOUTS DE POÈMES (bouts de poèmes)
22. PRESQUE LE SILENCE / LES SAUVAGES (texte théâtral)
23. MCUF Castelet (texte théâtral)
24. BOUXMIX 1 (musique)
25. VA POULETTO (musique-son)
26. BOUXMIX 2 (musique)
27. LE TEMPS (chanson)
28. ABY MIX (musique)
29. ARYTHMIE DES AFFECTS (texte)
30. PROLÉGOMÈNES TAILLE-CRAYON JE N'EXISTE PAS (texte)
31. ORLOK LAS (idée scénique/personnage)
32. « CONSIDERING » (idée scénique)
33. LE GRAND ZOLO (SES SECRETS RÉVÉLÉS) (idée scénique)
34. ET DANS LA MORT IL TROUVA LA DISTRACTION QUI LUI ÉTAIT REFUSÉE PAR LA VIE (idée scénique)
35. SUGGESTION / LES ACTES INACCOMPLIS (notes spectacle)
36. LE CAFÉ (PAS DE CAFÉ) (idée scénique)
37. SANS SOMMEIL (idée scénique-personnage)
38. LES FANTÔMES SANS DOUTE LES FANTÔMES (idée scénique)
39. HÉRON (idée scénique)
40. L'ABSENCE / LES ABSENCES (idée scénique) fiche supprimée
41. DE LA MÉMOIRE (idée scénique)
42. MÉTADOSSIER / HYPERGLOSE (idée d'idée scénique)
43. DANS LA SOLITUDE / PÉDALE WAWA (idée scénique)
44. « MEHR LICHT ! » (texte)
45. L'INFINI 1 : L'ÉCHELLE (idée scénique)
46. L'INFINI 2 : COMBINATOIRE (idée scénique)
47. UNE CAISSE DE BLANC (idée scénique)
48. LE CONTRAT (idée de pièce)
49. LA SURVIE DANS LA MARGE (idée de pièce de théâtre)
50. DIRE PENSER (idée scénique)
51. L'ESCARGOT HUMAIN (dessin, idée de personnage)

52. TITRES (idées de titres)
53. LE RÊVE DE RÊVES (discours)
54. L'HOMME À L'ENVERS (personnage)
55. L'HOMME À L'ENDROIT (dessin, idée de costume)
56. LA DESCRIPTION DU RÉEL (truc)
57. DE L'ÉLAN, ENCORE DE L'ÉLAN, TROP D'ÉLAN (articulation)
58. DE L'EXISTENCE DU VOYAGE TEMPOREL : PREUVE QU'IL N'EXISTE PAS (discours)
59. DE L'EXISTENCE DU VOYAGE TEMPOREL : IMPOSSIBILITE QU'IL N'EXISTE PAS (discours)
60. LA TÉLÉPORTATION (truc)
61. TRACES DE LA DURÉE (notes)
62. EFFETS SONORES (comme son nom l'indique)
63. PROFUSION (idée vague)
64. « J'ÉCRIS EN FRANÇAIS » (fragment narratif)
65. MULTIPRISE GÉANTE (dessin, idée ?)
66. LA PRÉSENTE LISTE (liste)
67. JOURNAL DE TRAVAIL (journal de travail, textes)
68. MA JOURNÉE (discours)
69. FIL & POULIES (notes)
70. UNE SÉQUENCE RÉPÉTITIVE : L'HOMME QUI MARCHE (idée scénique)
71. L'ÎLOT SACRÉ / L'AMPOULE DE BACON (idée scénique de Ludovic Drouet)
72. LEXIQUE ABSCONS (lexique)
73. ÔTER UN HABIT RÉVÈLE UN HABIT SEMBLABLE DESSOUS (idée scénique)
74. ? (notes)
75. RIDEAU(X) ! (dessin, idée scénique)
76. HISTORIQUE DE MA RECHERCHE (texte)
77. COMMENTAIRE DES VIDÉOS DE PRÉSENTATION (texte)
78. LE FOND DU FOND (dessin)
79. LA RÉSONANCE DES CHOSES (discours)
80. LE STOPPEUR DE L'ANNÉE (dessin)
81. MATIN LENT (dessin)
82. TRAME DE FEUILLES DE PAPIER (notes scéno.)
83. POSTURES (notes pour un personnage)
84. PIÈCE QUI NE MARCHE PAS (idée scénique)
85. ÊTRE NU (notes, parole)
86. NOTES DIVERSES À PROPOS DE PRÉSENTATIONS (notes)
87. TOUR DE MAGIE (OU PRESQUE) (idée scénique)
88. C'EST GRATUIT (idée scénique)
89. FEMME DEBOUT (dessin)
90. JE DANSE (vidéo)
91. UNE BLAGUE (fichier son)
92. JEUX DE LANGUE (humour)
93. DELAY (vidéo)
94. HORLOGES DÉRÉGLÉES (bricolage)



## u comme utile

Il y a neuf ans, peut-être dix, mon amie Céline Estenne m'a offert un livre qui commence ainsi :

« Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis des siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. »

(Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, 1880)

Cette « folie », l'amour du travail, est souvent un obstacle pendant la recherche.

Ce n'est pas qu'il soit inutile, le temps de la recherche. Mais c'est seulement lorsqu'on cesse de vouloir la convoquer que son utilité se révèle.

Pour illustrer cela, voici — très schématiquement — le déroulement d'une étape de recherche (d'une durée de 10 à 20 jours environ), du point de vue de l'*utile* :

D'abord (disons, le premier jour) il y a l'excitation de l'arrivée, de l'installation dans un lieu, souvent accompagné de reliquats de la résidence précédente.

Et il y a ce *vouloir*, un *vouloir* pressant, qui accompagne également.

Il est séduisant : agir ! agir ! N'est-ce pas ce qu'il faut, toujours et partout ?

Et sur les chapeaux de roue, on s'élançe, allez, agissons.

« Agissons ! »

Mais (disons, le troisième ou le quatrième jour) l'agir s'épuise, et se creuse de questions. Agir pourquoi ? Agir pour qui ? Agir comment ?

Ces questions ne sont pas venues seules et, bien vite, elles déverrouillent la porte pour infiltrer leurs complices.

Qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce qu'on attend de moi ? Et d'ailleurs, qui attend quelque chose de moi, et pourquoi ?

Alors arrive (disons, le cinquième jour) l'effondrement, terrible. Il vient sous la forme d'une question plus vaste, à laquelle on n'espère même pas obtenir de réponses : que faire ?

C'est là généralement (le cinquième jour, vers 14h30) qu'est prise la décision, qui paraît sur le moment tout à fait assurée, réfléchie et définitive, de *quitter L'L*.

« Je finis cette résidence, et stop. C'est fini. C'est trop dur. »

Et puis, vient, un peu plus tard (le sixième, le septième, le huitième jour), une étrange prise de conscience.

« Tiens, mais tout se passe bien ! »

Quelque chose (mais quoi ?) s'est installé (mais quand ? et comment ?), et c'est comme si la matière elle-même s'était mise à parler.

Alors le temps, qui quelques jours plus tôt ne pouvait être plus long ni plus rude, soudain paraît insuffisant. Toutes ces choses ! Toutes ces inventions !

Et surtout... Tout ce temps !

On ne voudrait plus jamais voir personne d'autre que ces quatre murs.

Mais ça finit par finir...

Et on ressort quand même.



## v comme voir

Il a bien fallu recourir aux images, à la vidéo.

C'est que j'avais des « absences » : je partais en début de résidence avec un cap défini, des objectifs relativement précis pour les quinze jours de recherche, et, en fin de compte, il fallait bien reconnaître, lorsque venait la clôture de la résidence, que j'étais parti dans toutes les directions — à l'exception de celles prévues au départ.

Ce n'était pas de ma part insincérité, et j'étais le premier à déplorer ces « absences » qui, en fin de compte, m'empêchaient d'avancer.

J'étais extrêmement réticent pour une raison simple : je faisais partie des gens qu'une raideur tétanique saisit dès qu'un objectif les vise, et qui ne supportent pas de se voir sur un écran.

Mais il a bien fallu me rendre à l'évidence, c'était indispensable : malgré tous mes efforts, j'étais incapable de garder le souvenir de mes égarements.

Plusieurs essais, plusieurs résidences furent nécessaires pour apprivoiser cet outil. J'ai dû apprendre cette chose élémentaire : une façon simple de ne pas avoir à supporter de me regarder sur un écran, c'était simplement de ne pas regarder les vidéos. Et puis, finalement, en toute discrétion, je me suis habitué. Et même, maintenant, je trouve plutôt amusant de voir ma propre tête.

D'ailleurs, la voici en double :



Et maintenant, la voici artificiellement vieillie par un algorithme pour symboliser le temps considérable qu'il m'a fallu pour écouter les conseils de Michèle Braconnier :





## w comme waste

« Waste : n. f. Terrain nu et sans culture. De l'angl. *waste*, terre inculte, de l'anc. franç. *guaste*, écrit dans la région du nord *waste*, et qui a des attaches au germanique *wastjan*. »

(Émile Littré, *Dictionnaire de la Langue française*, 1863-1872)

Quand je joue dans une pièce, je n'ai pas le trac. Je ressens une espèce d'excitation mêlée de crainte qui ressemble au trac, mais qui est plutôt euphorisante, qui n'a rien d'une paralysie.

Pourquoi à L'L ce n'est pas ainsi ? Pourquoi je me liquéfie quand arrivent en fin de résidence les regards peu nombreux, et que je sais bienveillants, de Michèle Braconnier, d'Olivier Hespel, de Pierre Boitte, et des rares spectateurs ponctuels, pourtant toujours prévenus de ce qu'est une présentation de recherche, et également bienveillants ?

Je ne sais pas.

C'est étrange, ce que j'ai travaillé à L'L, et difficile à définir. Peut-être saurai-je mieux le penser, en parler, plus tard, lorsque le temps passé m'offrira plus de perspectives ?

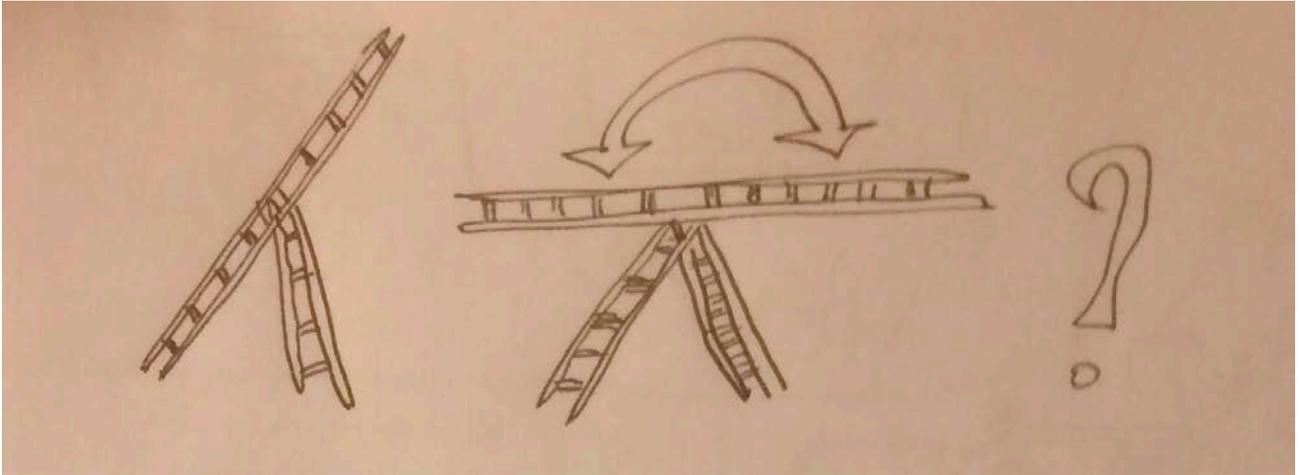
Je ne sais si c'est lié au thème de ma recherche, au rapport très intime que je me suis découvert entretenir avec lui pendant la recherche.

Est-ce une pudeur ? Une timidité ? Simplement un manque d'habitude ? Ma difficulté à parler de ce qui me touche profondément, de mon intimité, a certainement été un frein à L'L.

Toujours je masquais, je déplaçais, je surcodais pour dissimuler ce qui me touchait trop.

Mais à ce déshabillage de la sensibilité, il faut le temps qu'il faut. Il faut laisser les voies d'expression se trouver d'elles-mêmes, ouvrir, d'elles-mêmes, les écluses qui permettent leur circulation. Il faut les regards doux, et la patience.

Ce n'est qu'une fois que leur empreinte s'est faite moins pressante et que leurs processus se sont fluidifiés que j'ai pu découvrir tous les jeux qu'ils opéraient en moi.

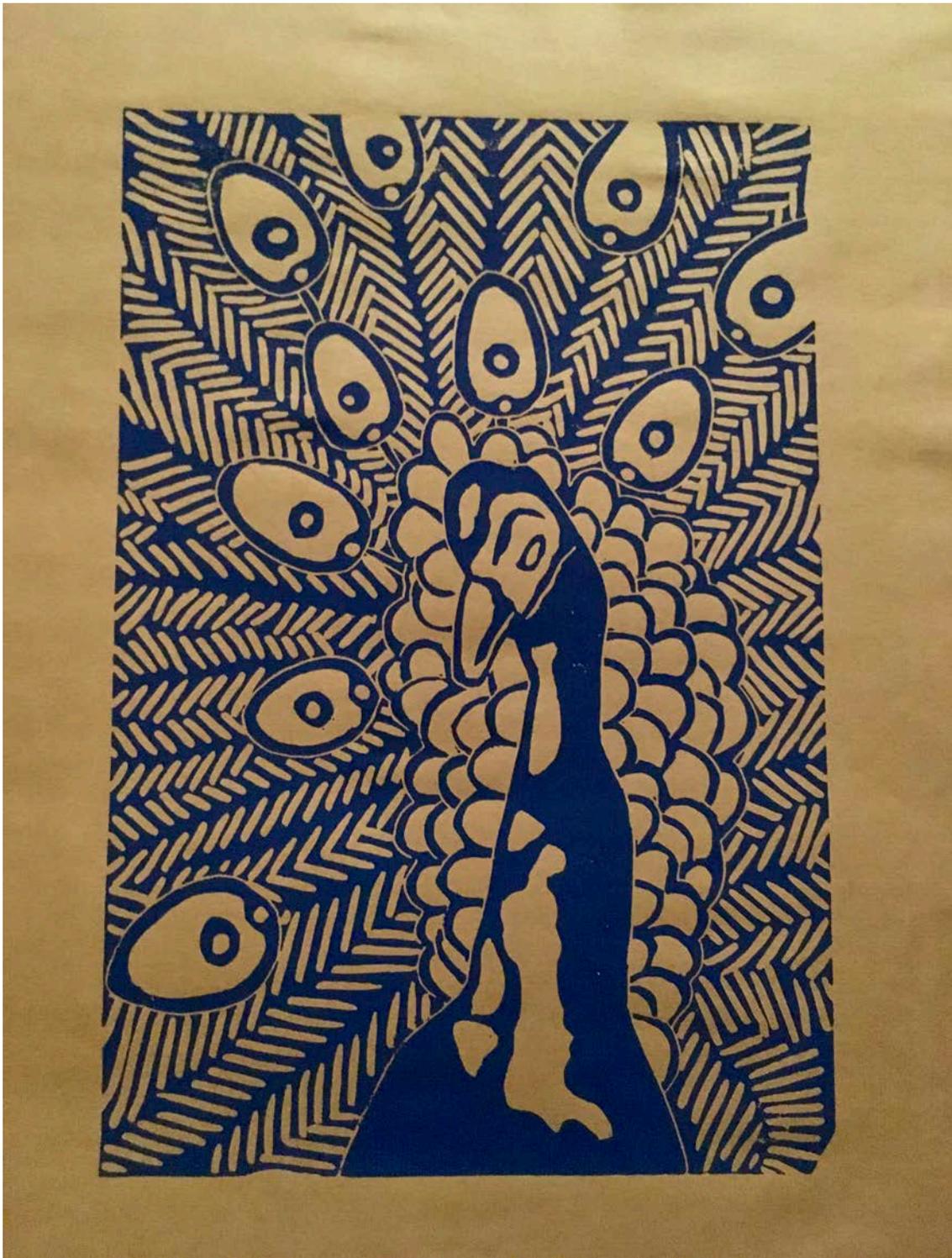


## x comme... ?

X comme je ne sais pas.

Parfois, je ne sais pas.

(trajectoire possible : m comme milieu)



**y comme yeux**



## **z comme zédoaire**

Nicolas Mouzet-Tagawa, metteur en scène et scénographe, m'a accompagné pendant ma dernière année de recherche à L'L, soit quatre résidences d'avril 2019 à février 2020.

En quatre ans, ma recherche était devenue comme un espace intime, foisonnant et fragile. Comment y laisser venir quelqu'un ?

Quatre saisons ; quatre occasions ; quatre modes de relation.

### *Printemps*

« La zédoaire calme les mouvements spasmodiques des membres. »

(<http://phytotherapie.ooreka.fr/astuce/voir/494715/zedoaire>)

Avril 2019 : Je suis en résidence à l'Abbaye de Forest, à Bruxelles, pour deux semaines. On y va doucement : Nicolas passera trois journées avec moi, pour tâter le terrain, pour voir.

Je suis fragile, mal assuré, et, quand il vient pour la première fois, plutôt que de lui montrer ce sur quoi je travaille, je lui raconte, je lui décris.

Il me dit : « Montre-moi », et je veux aussi... Il est là pour ça, après tout, c'est moi qui ai demandé qu'il vienne, c'est moi qui ai appelé à l'aide ! Mais je n'ose pas. Une timidité me paralyse.

Je lui dis : « J'ai peur ». Et je lui montre, plutôt que mon corps en jeu, des vidéos de ce que j'ai fait quand j'étais seul.

Ces vidéos, nous les regardons ensemble, et déjà, cela me permet de me voir avec d'autres yeux, moins rudes que les miens, et qui, contrairement à ceux-ci, ne jugent pas durement tout ce qu'ils voient.

Nous parlons longuement. Je lui montre d'autres choses, d'autres vidéos, d'autres états de solitude.

Quand il revient une semaine plus tard, les effets de cette première rencontre se font déjà sentir : j'ai toujours peur, mais c'est devenu une partie du jeu.

Alors nous cherchons comment être à deux dans cet espace de solitude. Je montre, il regarde, on discute.

On discute de quoi, et comment ? Ce n'est pas un spectacle : avons-nous les mots pour en parler ? Il ne s'agit pas ici de mise en scène, il faut changer nos habitudes.

Petit à petit, à tâtons, nous explorons comment la matière se laisse aborder à deux.

### *Été*

« Elle possède également des propriétés digestives et carminatives : mâchée lentement, elle diminue la mauvaise haleine et aide à expulser les gaz intestinaux. »

(*op. cit.*)

Juin, juillet et septembre 2019. Petit L'L, Bruxelles.

C'est l'inventaire de la recherche : pendant quatre semaines, nous reparcourons à deux toutes les traces de ce que j'ai exploré jusque-là.

Son regard, sa curiosité réhabilitent des textes, des propositions scéniques que j'avais laissées de côté parce que je n'avais pas su les mener quelque part (selon mon propre jugement). Nicolas ressort des choses de mes tas de papiers que j'aurais laissées enfouies, et c'est tout mon regard sur l'ensemble des fabrications de ma recherche qui se remet en mouvement.

De cet inventaire, nous tirons cinq propositions, cinq pistes qui, selon nous, incitent à mener une exploration supplémentaire.

### *Automne*

« Sudorifique, elle provoque la transpiration et favorise donc l'élimination des toxines. »

(*op. cit.*)

Novembre et décembre 2019. Abbaye de Forest, Bruxelles.

Cinq formes, cinq tentatives, cinq pistes de recherche :

- *Marche avec Paul* : un texte de fiction à dire, envisagé comme un récit à la première personne ;

- *Ce matin* : une proposition scénique, encore mal définie, de description du présent ;

- *Danser* : je ne suis pas danseur, je danse ;

- *Profusion* : combien de choses un corps peut-il mettre en mouvement ?

- *Le Chien* : monologue mi-animal mi-mystique d'un être immobile.

L'enjeu de cette résidence est, en consacrant deux à trois journées à chacune de ces pistes, de chercher lesquelles sont encore chargées de promesses de développement, et lesquelles, au contraire, se suffisent dans leur état actuel et peuvent sans regrets être laissées à l'état de reliquats de la recherche.

Cette exploration est intense, du fait de la diversité des pistes, également du fait que deux des propositions nécessitent un effort physique qui ne m'est pas habituel (*Danser* et *Profusion*).

## Hiver

« Elle est également tonique, et ouvre l'appétit. »

(op. cit.)

Février 2020. Usine C, Montréal, Canada.

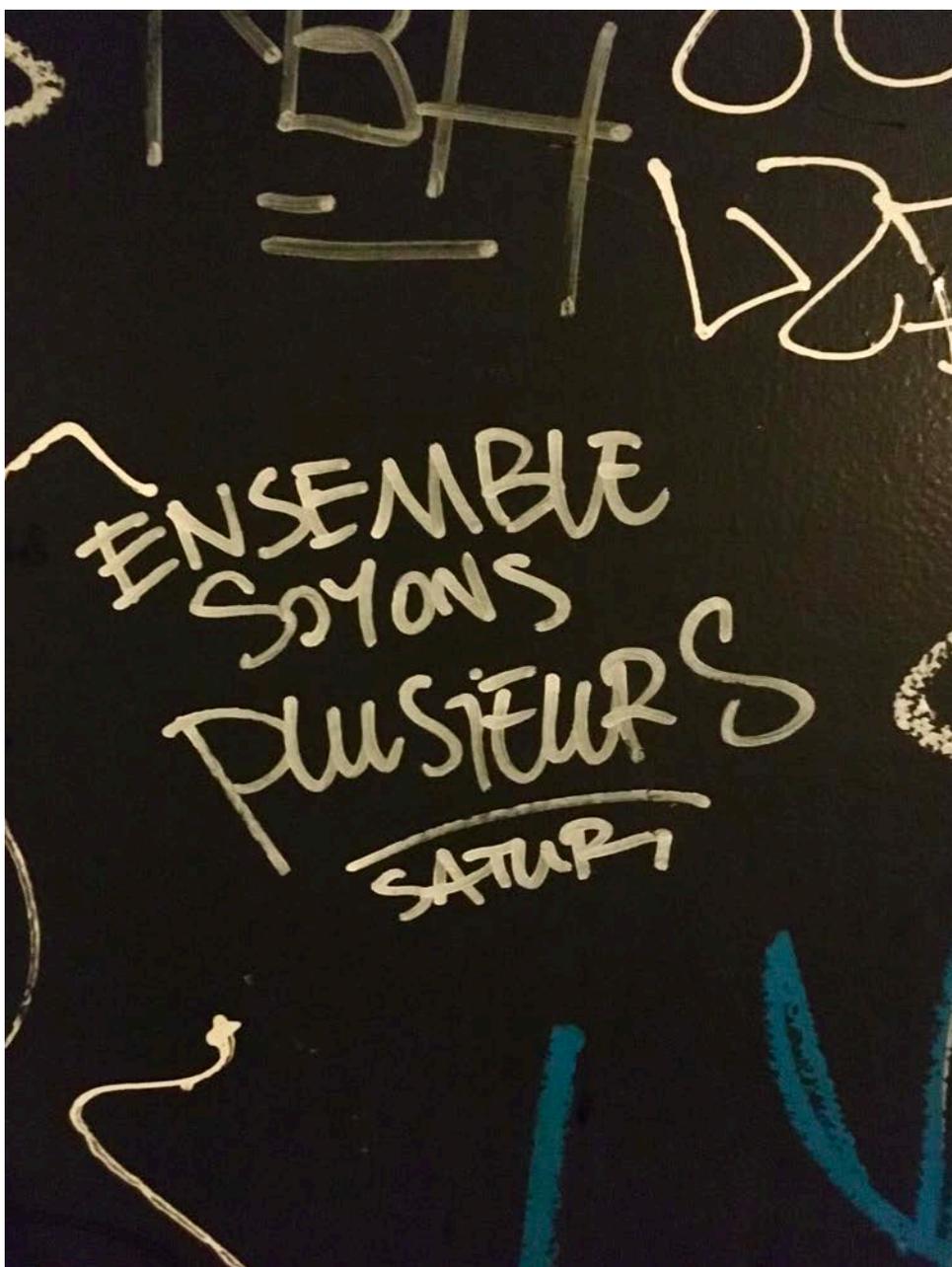
À Montréal, l'hiver est un véritable hiver. C'est en traversant la neige que nous rejoignons chaque jour la salle de l'Usine C.

L'enjeu de cette résidence est particulier : la présentation qui terminera la période sera publique.

Que voulons-nous montrer ? J'ai réfléchi, et deux propositions se dégagent, qui pourraient le plus bénéficier d'une présentation publique à des regards avisés, et des retours qui suivront : *Le Chien* et *Profusion*.

Finalement, la recherche opère sa magie, et c'est *Ce matin* que nous travaillons et que nous présentons.

Il faut croire que Nicolas s'est si bien intégré à ma recherche que ma tendance à dévier des projets de départ l'a contaminé.



## références des images utilisées

Sauf mention contraire, les photographies sont de moi.

p.3 : Des fourmis sur une feuille recueillent du sucre multicolore. Parc de l'Abbaye de Forest, avril 2019.

p.5 : Vue du train quittant la gare de L'Argentière-la-Bessée, le 10 juillet 2020, à 21h.

p.7 : Matthew marche sur l'île de Mull (Écosse), juin 2017.

p.9 : Capture d'écran de captures d'écran de ma liste de mots.

p.13 : Rue enneigé de Montréal, février 2020.

p.15 : Une figue magique, cueillie dans mon jardin à Molenbeek, le 29 septembre 2019.

p.17 : Capture d'écran d'une vidéo filmée pendant une résidence à l'Usine C, Montréal, février 2020.

p.18 : Bérardie laineuse, photographiée dans le Mercantour, juin 2017.

p.19 : Capture d'écran d'une vidéo filmée pendant une résidence de recherche au Grand L'L, Bruxelles, octobre 2017.

p.20 : Une page de mon « cahier L'L », rédigée pendant une résidence de recherche au Théâtre Christiane Stroë / Théâtre du Marché aux Grains, Bouxwiller, le 30 juin 2015.

p.22 : *POULIES, FILS, DYSFONCTIONNEMENTS*, dessiné pendant une résidence de recherche au Petit L'L, Bruxelles, février 2017.

p.23 : *L'AGRYPNIQUE*, un personnage qui ne dort jamais, dessiné pendant une résidence de recherche au Théâtre de Namur, mars 2015.

p.24 : *POULIES, ÉCHELLES, PANIQUE*, dessiné pendant une résidence de recherche au Petit L'L, Bruxelles, février 2017.

p.25 : *RIDEAU(X) !* et *LE STOPPEUR DE L'ANNÉE*, dessinés pendant une résidence au Grand L'L, Bruxelles, octobre 2017.

p.26 : Capture d'écran de Google Maps.

p.27 : Mes pieds dans la neige / La trace de mes pieds dans la neige, Montréal, février 2020.

p.27 : Page 234 de *Manières d'être vivant*, de Baptiste Morizot (Actes Sud, 2020).

p.28 : Photographie d'Émilie Praneuf. Au bord d'un lac, près de Castelnaudary, juillet 2014.

p.30 : Lucy est démultipliée par le kaléidoscope du Museum of Visionary Art de Baltimore, février 2015.

p.32 : Capture d'écran de la vidéo de présentation de fin de résidence, filmée à la Bissectine (Wolubilis), Bruxelles, décembre 2016.

p.33 : Captures d'écran d'une vidéo filmée pendant une résidence de recherche au Grand L'L, Bruxelles, octobre 2017.

p.34 : Poussins juste éclos à qui je présente un livre minuscule sur Marcel Proust, Dordogne, avril 2020.

Remarque : Il paraît que ces poussins ont l'air mal en point. Je veux rassurer tout le monde : sur cette photo, ils sont seulement âgés d'un jour à peine, c'est pourquoi ils paraissent moites et mornes, c'est simplement qu'ils n'ont pas encore séché, c'est normal. D'où leur duvet hirsute. J'ai tenu à leur communiquer, dès leur plus jeune âge, le goût de la littérature. Ils sont aujourd'hui de beaux poulets vigoureux (bien qu'ils ne lisent pour ainsi dire jamais de romans), dont je serai heureux de communiquer une photographie récente à quiconque m'en fera la demande : [jeanbaptistepolge@gmail.com](mailto:jeanbaptistepolge@gmail.com).

p.35 : Photographie de Quentin Monville. Vue depuis la plage de Villanueva de Pria, Espagne, juillet 2018.

p.37 : Photographie de Christophe Haleb, prise pendant un *workshop* de danse avec lui dans le cadre de ma recherche, Grand L'L, Bruxelles, septembre 2019.

p.40 : Claire se repose dans le cadre fabuleux des Balmes de François Blanc, dans le Parc des Écrins, Alpes, juillet 2020.

p.42 : Échanges de visages avec l'application MSQRD, pendant ma résidence à la Bissectine (Wolubilis), Bruxelles, décembre 2016.

p.43 : Mon visage rougi par le soleil est deux fois renvoyé par le double miroir des toilettes d'un train, juillet 2020.

p.43 : Mon visage vieilli par l'application FaceApp, août 2019.

p.44 : Paysage des Hautes Fagnes, septembre 2017.

p.45 : Dessin d'une échelle, réalisé pendant une résidence de recherche au Petit L'L, Bruxelles, février 2017.

p.46 : Linogravure sur papier kraft de Michel Polge.

p.47 : Photographie de zédoaire volée sur Internet.

p.40 : Graffiti photographié dans les toilettes d'un bar de Montréal, février 2020.